

Anne TEYSSÈDRE

JE



JE

Avec un tel titre, on pourrait s'attendre à une œuvre autobiographique, une de plus, mais il n'en est rien. La première personne employée dans tous les écrits ne désigne pas précisément l'auteur. C'est un choix stylistique : ce « Je » omniprésent confère une forte impression de réalité aux histoires les plus folles.

Née en 1960 à Paris, Anne Teyssède, élève au Cours Simon dès l'âge de douze ans, devient à treize ans l'héroïne du film de



Claudine Guilmain : *Véronique ou l'été de mes treize ans*, sélectionné au festival de Cannes. Plus tard, elle entre au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, puis poursuit avec passion sa carrière de comédienne

(Cinéma, télévision, théâtre). Mais, après une quinzaine d'années de beaux rôles, ayant été notamment l'héroïne du film : *Conte de printemps* d'Éric Rohmer, elle se trouve contrainte d'interrompre sa carrière pour des raisons de santé. Elle se consacre alors à l'écriture, qui était depuis l'enfance une autre passion. Elle publie rapidement des nouvelles, des essais, des récits et un premier livre : *Chers absents*, très bien accueilli par la critique.

* * *

Code barre

ISBN : 978-2-35157-774-5
Prix : 12 €

Anne TEYSSÈDRE

JE



Du même auteur

Article sur l'univers de Rohmer, publié dans *Les Cahiers du Cinéma* ;

Article publié dans la revue *Cinémaction* ;

Nouvelles et récits publié dans des ouvrages collectifs ou des revues littéraires ;

Essai sur le sens de l'œuvre de Rohmer, publié dans l'ouvrage collectif réalisé par Hugues Moreau, aux éditions Pierre Guillaume De Roux

Premier livre : *Chers absents*, éditions Persée.

© Editions Thierry SAJAT
5, rue des Fêtes
75019 Paris

ISBN : 978-2-35157-774-5

LA CRISE DE CERVEAU

Aujourd'hui, j'ai eu une petite crise de cerveau... rien de grave... une sorte de lourdeur, l'esprit encombré. J'ai peut-être trop réfléchi hier soir... Pourtant c'est pas mon genre. Ou alors j'ai pensé n'importe quoi, ça doit être ça, oui, c'est plutôt ça... J'ai pensé n'importe quoi n'importe comment... C'est toujours pareil, sur le coup, je m'en rends pas compte, et le lendemain, je suis dans un état ! Je me suis réveillée l'esprit pâteux, les idées fuyantes, la pensée vague... d'un vague lamentable ! Pas fière de moi, j'ai tout de même mis un pied à terre, le deuxième a suivi par automatisme, puis je suis allée me réfléchir, un peu hésitante, dans le miroir de la salle de bain qui lui, sans réfléchir, sans la moindre hésitation, sans penser un instant aux conséquences de sa franchise, sans aucune indulgence, m'a renvoyé brutalement mon regard vitreux et ma mine ahurie. Il faudra que je pense à en changer, celui-ci est impitoyable.

Un peu lâchement je l'avoue, je l'ai retourné pour me changer les idées, puis je me suis lavé la tête pour me rafraîchir le cerveau. Pendant que j'avais la tête penchée dans le lavabo, une saloperie de méchante idée que le mouvement de bascule avait fait remonter à la surface me fit un mal atroce : c'était de ces vilaines idées tout droit venues de la conscience pour vous faire la morale et vous mettre face à ce que vous êtes, le même genre d'idées que celles qu'on trouve

dans les miroirs trop francs, trop soucieux de vérité, trop honnêtes, de ces idées gênantes qui vous collent au cerveau un insupportable sentiment de culpabilité, vous faisant voir en un éclair votre vacuité, votre paresse, votre lâcheté, et mettent en danger votre pauvre amour-propre qui n'a plus qu'à se recroqueviller dans un petit coin en attendant une accalmie.

D'habitude, je parviens rapidement à remettre en place ce genre d'idées rabat-joie : « Là, au fond du cerveau, et pas bouger ! »

Mais aujourd'hui, l'idée était tenace, et j'ai eu beau relever la tête pour la faire redescendre, cette salope s'accrochait à la surface. « Regarde ce que tu es ! » me disait-elle, la garce !

Au bout d'un certain temps, comme elle ne disparaissait pas en dépit de tous mes efforts, je me dis : « C'est elle ou moi ! » Avec ses airs d'avoir raison, elle avait fini par me mettre dans une colère terrible, par me faire sortir de mes gonds ! J'étais hors de moi, oui, véritablement en dehors de moi : puisqu'elle ne voulait pas décamper, je lui cédaï la place. Elle aurait l'air fin bientôt – pensais-je – toute seule, là, dedans moi, pendant que j'étais dehors... Il n'y avait plus qu'à attendre : ce genre d'idée abandonne quand elle n'a plus à qui parler.

J'attendis donc, feignant de l'ignorer, et, comme je l'avais pressenti, plus je faisais la sourde oreille, plus elle faiblissait. Je la laissais ainsi se déliter, s'épuiser, à force de monologuer dans le vide.

Lorsque enfin découragée, la crâneuse reprit sa place, toute ratatinée dans les catacombes de ma pauvre conscience, je repris la mienne et revins à moi.

La sachant cependant toujours tapie dans l'ombre, je n'avais plus qu'à la faire taire encore le plus longtemps possible. Je résolus de ne plus me laver la tête dans les lavabos et de me méfier des miroirs.

Pour l'heure, ma crise de cerveau est passée, et, forte de sa nouvelle victoire, ma vanité naturelle a retrouvé ses aises. Elle a rappelé à mon bon souvenir toutes les bonnes raisons que j'avais de m'aimer, comme d'habitude, je me suis laissée convaincre sans la moindre réticence, ce soir, je m'endormirai l'esprit léger.

LA CHEMINÉE

« Une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! »

Voilà ce que je viens d'entendre. Du brouhaha de la fête, j'ai entendu se détacher ces mots : « Une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! »

Je n'sais plus où je suis durant un instant. Ça y est, je reviens à moi : je suis dans le salon d'un appartement parisien ancien avec sa cheminée en marbre. Je suis invitée à la pendaison de crémaillère d'une amie. Pour l'occasion, notre hôte a fait du feu. Confortablement installée non loin de la cheminée, dans le canapé, aux côtés de je n'sais qui, je buvais tranquillement un cocktail, bavardant à droite et à gauche, la cigarette à la main, quand tout à coup, ces quelques mots clamés par un invité enthousiaste ont pénétré mon esprit jusqu'à s'en emparer complètement. Je les entends qui résonnent dans mon cerveau pour ne plus le lâcher, et j'en rajoute avec angoisse : une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! Et moi, je n'en ai pas, il faut absolument que j'aie une cheminée le plus vite possible !

En un instant, c'est l'idée fixe. Sans pouvoir attendre une seconde de plus, je prétexte une soudaine migraine et j'appelle un taxi. On m'annonce cinq minutes d'attente. C'est

parfait. Le temps de récupérer mes affaires, de m'excuser encore de devoir partir aussi vite, de dévaler les deux étages, de traverser en courant la cour pavée pour rejoindre la rue, et le taxi est là. J'entre dans le véhicule. J'indique mon adresse au chauffeur, presque mécaniquement.

Tandis que nous roulons à travers Paris, la litanie reprend : Une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! Et moi, je n'en ai pas, il faut absolument que j'aie une cheminée le plus vite possible ! Ces quelques phrases ne cessent de se répéter ; je suis dans l'incapacité de penser à autre chose. Puis je m'affole : dès que je serai chez moi, je le sais, je ne pourrai pas supporter de voir mon salon sans cheminée. Brusquement le discours change et la question surgit : comment vais-je faire pour obtenir une cheminée en marbre dans mon salon dès demain ? Je ne pourrai pas attendre davantage. Ça y est ! J'ai trouvé : si je paye tout en liquide, je suis sûre que ça s'arrangera, le monde marche comme ça. Rassurée, je me concentre maintenant sur la première chose à faire dès que je serai rentrée : chercher sur Internet les coordonnées des magasins de cheminées en marbre, les jours et heures d'ouverture, et les prix avec les photos de leurs modèles. Il faut absolument que je sache combien retirer à la banque. A ces mots, survient une autre question qui m'inquiète : comment vais-je faire pour retirer une somme importante en une fois sans préavis ? Je n'ai pas la réponse pour le moment et mon inquiétude augmente.

Nous arrivons enfin. J'indique au chauffeur l'endroit précis où il faut s'arrêter.

– Devant les escalators, là ? insiste-t-il.

– Oui, c'est ça, dis-je agacée.

Et il rajoute en ralentissant puis en s'arrêtant :

– Voilà, on est rendu ! Vite fait, bien fait, hein ?

– Oui, merci.

Sans ajouter un mot, je paye le chauffeur, sors du taxi rapidement et prends l'escalier mécanique, grimant les marches en mouvement pour rentrer chez moi au plus vite.

A peine arrivée, je me précipite sur mon ordinateur et, comme convenu entre moi et moi, je cherche tous les renseignements dont j'ai besoin. Je les trouve en peu de temps : plusieurs magasins de cheminées classiques en marbre sont regroupés aux Puces de Saint-Ouen. Je note tous les numéros de téléphone. Quant aux prix, qui sont à peu de chose près les mêmes partout, le modèle le plus courant, celui que j'ai vu à la soirée, celui que je veux, coûte mille Euros, à quoi s'ajoute encore mille Euros pour le reste : les briques à l'intérieur, la plaque en pierre pour le sol, et la pose, ce qui fait un total de deux mille Euros (Ah oui, quand même...). Enfin, ils sont ouverts demain, samedi, à dix heures. Parfait. Ma banque est ouverte le samedi matin à neuf heures. J'irai à l'ouverture, ça me laissera le temps de prendre un taxi pour traverser tout Paris. Face le ciel que je puisse retirer deux mille Euros !

A présent, je ne peux rien faire de plus. Il est déjà minuit moins le quart. Je fume une dernière cigarette,

essayant de me calmer un peu. Puis je me déshabille et me prépare à aller me coucher. Mais je crains de ne pas trouver le sommeil. Je n'hésite pas à prendre deux somnifères pour dormir jusqu'au moment où je pourrai agir. Tout juste dans mon lit, avant d'éteindre ma lampe de chevet, je réfléchis un instant et règle le réveil sur huit heures moins le quart. J'aurai juste le temps qu'il me faut pour me préparer et aller à la banque. J'éteins la lumière en pensant : demain, il me faut absolument cette cheminée. Immédiatement, les phrases entendues à la soirée me reviennent à l'esprit et se répètent encore tandis que je sens venir le sommeil. Je le laisse m'emporter... jusqu'à ce que la sonnerie du réveil m'en sorte brutalement. J'ouvre les yeux. A l'instant même, je suis parfaitement réveillée. J'arrête la sonnerie, pensant instantanément à la cheminée qui m'est devenue indispensable. Il faut que je l'achète le plus vite possible et qu'elle soit montée ce soir même ou bien je deviendrai folle ! Je n'peux pas attendre !

Pour le moment, je dois m'apprêter à partir. Le petit déjeuner, d'abord, se limite à un bol de café accompagné de deux cigarettes, comme d'habitude. Puis je passe à la douche. Je me lave rapidement, en évitant de mouiller mes cheveux. J'ai beau me dire que j'ai le temps, je ne peux pas m'empêcher de me presser en pensant à ma cheminée. Ainsi, en un tournemain, je me sèche, je m'habille, je me brosse les dents, et je me maquille légèrement. Puis je vais consulter l'horloge dans la cuisine : je me suis tellement dépêchée qu'il me reste un quart d'heure à attendre avant l'heure du départ.

J'ai calculé que je dois partir à neuf heures moins vingt pour être à la banque dix minutes avant l'ouverture et être la première.

Je m'attable de nouveau pour tuer le temps en buvant un deuxième café. Je le bois lentement, par petites gorgées, il faut le faire durer. (« Tuer le temps »... Quelle étrange expression...). Après le café, les cigarettes. Je fume, les yeux rivés sur l'horloge, jusqu'à ce qu'elle affiche enfin neuf heures moins vingt ou presque. Le temps d'enfiler ma veste, mes chaussures, de prendre mon sac, et c'est parti !

Pendant que j'attends l'ascenseur, brusquement, je me demande de nouveau – mais cette fois dans l'urgence – ce que je vais bien pouvoir dire à la banque pour retirer deux mille Euros d'un seul coup, et je n'en ai toujours aucune idée. Je continue à réfléchir dans l'ascenseur et durant les dix minutes de trajet qui mène à la banque, en vain. Je ne trouve pas la moindre justification à ma demande d'un retrait important si urgent.

J'arrive devant l'entrée de la banque. Il n'y a personne. Tant mieux. Maintenant, il faut encore attendre l'ouverture. J'ai du mal à respirer. Je redoute plus que tout de ne pas pouvoir retirer cet argent qui m'est indispensable. Je dois les convaincre. Faute d'avoir des arguments bien préparés, j'improviserai. Dans l'état où je suis, les mots viendront tout seuls. J'allume une cigarette. Je la fume nerveusement, j'ai les mains qui tremblent. Ces dix minutes d'attente n'en finissent pas. Enfin, après une deuxième cigarette, la banque

ouvre ses portes. Dès que les employés sont à leur place derrière leur guichet, je m'avance vers l'un d'eux au hasard et me lance, les mains toujours tremblantes et la voix grave :

– Voilà, je n'peux pas vous expliquer pourquoi, mais j'ai absolument besoin de retirer deux mille Euros. C'est une question de vie ou de mort.

C'est sorti comme ça, d'un coup, sans que j'aie eu le temps de penser à ce que j'ai dit. Mais au fond, c'est vrai, c'est une question de vie ou de mort, je n' pourrai plus vivre sans une cheminée !

L'employé de banque marque un temps d'arrêt, visiblement déstabilisé, et finit par me dire :

– Mais c'est impossible, on n'peut pas retirer un tel montant sans préavis, je...

Tout à coup, je fonds en larmes, il n'a pas compris, ce n'est pas de la comédie. Je répète, effondrée :

– Mais je vous jure que c'est une question de vie ou de mort !

– Calmez-vous, me dit l'homme complètement désorienté, je vais chercher le directeur.

J'attends quelques secondes, au comble de l'angoisse, et, suivi de près par son employé, le directeur apparaît et s'avance vers moi. Voyant mon état, il me propose de m'asseoir et de boire un verre d'eau. Mais je suis incapable de m'asseoir, de me calmer avec un verre d'eau, et je refuse en m'agitant.

– Non, non, dis-je toujours en larmes, je n'peux pas me calmer ! Je dois retirer deux mille Euros, c'est très urgent,

par pitié, je le disais à ce monsieur : c'est une question de vie ou de mort ! Je n'peux pas vous dire pourquoi mais je vous jure que c'est la vérité.

L'homme, face à moi, a perdu son air assuré de directeur de banque. Après un instant de stupéfaction, il tente de m'aider, me croyant en danger :

– Mademoiselle, est-ce que vous avez reçu des menaces de mort ? Vous n'avez pas besoin de la police ? Je...

– Non, surtout pas la police, ça va s'arranger tout seul, l'intervention de la police ne servirait à rien, je n'peux pas vous en dire plus, il faut juste que je retire deux mille Euros ! Je vous en supplie, faites une exception, il me faut cet argent !

– C'est d'accord, ne vous inquiétez pas, je vais m'en occuper, répond le directeur visiblement perturbé.

Il disparaît et réapparaît un instant plus tard pour me remettre enfin les deux mille Euros ! Il compte les billets devant moi. Mon soulagement est indicible. Je signe un papier, m'empresse de mettre l'argent dans mon sac et retrouve instantanément mon calme. Je remercie le directeur avec insistance, tout en regagnant déjà la sortie de la banque. Voilà ! C'est fait !

Il me faut maintenant trouver un taxi. Je me rends à dix minutes d'ici, avenue d'Italie, à l'endroit où il en passe fréquemment et suffisamment loin des stations avec leurs files d'attente.

J'y suis. Tout en piétinant sur place, je scrute les voitures qui arrivent, attendant de voir apparaître la petite

lumière allumée sur le toit d'un véhicule. Quelques minutes passent, le temps de fumer une cigarette, et déjà un taxi arrive. Décidément, jusqu'à maintenant, j'ai de la chance. Je lui fais un grand signe. Le véhicule s'arrête devant moi et j'y monte précipitamment. Après avoir dit bonjour machinalement, je m'aperçois que j'ai oublié de noter le nom de la rue ou de la ruelle où se trouvent les magasins de cheminées, les Puces, c'est grand ! C'est ça, merde, j'ai oublié de noter l'essentiel ! Je m'empresse de demander avec angoisse au chauffeur s'il connaît, aux Puces de Saint-Ouen, la rue des magasins de cheminées. Le chauffeur me répond haut et fort qu'il connaît tout Paris et ses environs par cœur, et qu'il n'a même pas besoin d'utiliser son GPS ! C'est visiblement sa grande fierté. En tout cas, me voilà rassurée.

Le surdoué essaye d'engager la conversation, mais je réponds à peine et il finit par se lasser, ce qui me laisse tout le loisir de penser à ma cheminée, de l'imaginer dans le salon... Au bout d'une demi-heure de rêverie – je n'ai pas vu le temps passer –, nous arrivons à destination.

– Voilà, me dit le chauffeur en s'arrêtant devant une ruelle, les magasins de cheminées, c'est là.

Je le remercie en payant la course, je sors du véhicule, et tandis qu'il s'éloigne, je me dirige immédiatement vers le premier magasin ouvert avec un peu d'avance.

A peine entrée, mon regard se pose directement et se fixe – je ne regarde même pas les autres modèles – sur la cheminée que je veux, exactement celle qui se trouvait dans l'appartement où tout a commencé. Mon choix est fait. Je

n'ai plus qu'à attendre de pouvoir parler à l'homme qui fait le va-et-vient dans le magasin en téléphonant. Il parle fermement à quelqu'un qu'il tutoie. Il a tout l'air de parler à un employé et d'être le patron des lieux. Parfait. C'est lui que je dois voir. J'attends qu'il ait fini de téléphoner. Pendant ce temps, je jette quand même un coup d'œil sur les autres cheminées par curiosité mais mon choix est décidément arrêté. Dès que l'homme raccroche, je m'approche de lui et, en m'efforçant de paraître à l'aise, comme si ma demande était tout à fait normale, je lui dis, le doigt pointé sur l'objet de mon désir :

– Voilà. Je voudrais acheter cette cheminée. Mais je n'peux l'acheter que si elle peut être montée chez moi dans la journée en commençant la pose dès ce matin.

L'homme me regarde, l'air stupéfait, et me répond :

– Mais j'peux pas vous faire installer une cheminée aujourd'hui, il faut fixer un rendez-vous pour la pose, là, j'ai personne, c'est pas possible ! Si vous voulez, je ferai le maximum pour trouver une possibilité dans les jours qui viennent mais aujourd'hui, j'peux rien faire...

Immédiatement, je me rappelle mon argument de choc et sors de mon sac les deux mille Euros en espèces. Je prends un air de femme d'affaire et dis à l'homme qui regarde la liasse de billets :

– Je paye tout en liquide si la cheminée est montée dans mon salon dans la journée.

– Attendez, me répond le commerçant, je vais voir c'que j'peux faire.

Il reprend son portable en s'éloignant de moi de quelques pas et je l'entends dire :

– Oui, c'est moi, écoute-moi, il faut que tu te libères tout de suite avec Lucien pour la pose d'une cheminée... Eh ben débrouille-toi. La cliente est là. C'est pressé. Je vous attends.

A la façon de parler du patron, on a l'impression qu'il utilise un langage codé. Tout à coup, ça ressemble à une scène de film de série B : « La cliente est là. C'est pressé. Je vous attends. ». Toujours est-il qu'il a l'air efficace. L'homme raccroche et se retourne vers moi.

– Ça va s'arranger, me dit-il, dans un quart d'heure, vingt minutes, mes artisans qui font la pose des cheminées seront là. Ils se sont libérés pour la journée. En attendant qu'ils arrivent, je peux vous montrer les briques pour l'intérieur, la plaque pour le sol, et le rideau avec...

Je l'interromps :

– Non, je n'veux pas de rideau, je veux voir en permanence l'intérieur en briques.

Face à la fermeté de ma réponse, l'homme n'insiste pas. Je regarde ce qu'il me montre et conclus :

– C'est parfait. D'après votre publicité sur Internet, je vous dois donc deux mille Euros en tout, pose comprise.

Je lui tends les billets. L'homme les prend et les compte lentement devant moi.

– C'est exact, merci, dit-il en rangeant les billets dans sa caisse.

Moi, je regarde ma cheminée.

Ils ne vont pas tarder, je m'impatiente, je sors fumer une, puis deux, puis trois cigarettes, soit une toutes les cinq minutes jusqu'à l'arrivée des artisans dans leur estafette. Les deux hommes se garent près de la porte d'entrée du magasin et sortent du véhicule. Ils sont là, j'ai réussi ! Je me sens déjà mieux. Un échange de « Bonjour » et nous entrons dans le magasin. Immédiatement, le patron s'adresse à ses employés :

– Il y a une urgence. La demoiselle a absolument besoin d'avoir une cheminée montée chez elle avant ce soir pour des raisons personnelles.

C'est exactement ce qu'il fallait dire. Jusqu'à maintenant, tout se passe bien. Je suis très satisfaite du déroulement des opérations. Quant aux artisans, ils restent sans voix. Le patron prend les choses en mains.

– Allons-y, c'est celle-là, leur dit-il en leur montrant la cheminée que j'ai choisie.

Les deux hommes vont chercher dans une remise le même modèle, démonté sans doute. Pendant ce temps, je ne cesse de regarder la cheminée exposée. Lorsque les deux hommes reviennent avec un chariot chargé en effet d'une cheminée en trois morceaux, puis des caisses de briques et de la plaque de pierre à mettre au sol, je ne peux m'empêcher de demander au patron, anxieuse :

– C'est exactement la même, c'est sûr ?

– Exactement, répond l'homme.

Rassurée, je suis le mouvement et sors du magasin avec les artisans transportant ma cheminée et le reste pour déposer

tout ça avec précaution dans l'estafette. Quand le chargement est fini, on m'invite à monter à l'avant du véhicule. L'un des artisans se met au volant tandis que l'autre grimpe derrière et trouve place à côté de ma cheminée au complet. Ça y est, elle est bien là, elle est bien à moi ! Je suis toute excitée à l'idée qu'elle sera dans mon salon ce soir !

Le chauffeur démarre.

– C'est quelle adresse ? demande-t-il, me ramenant à l'instant présent.

– C'est à l'autre bout de Paris, dis-je, au cent trois rue de Tolbiac.

L'homme met en marche son GPS et nous quittons les lieux.

Durant tout le trajet, nous n'échangeons que quelques mots au sujet de la circulation dans Paris. Je n'ai rien à dire, je suis toute à ma joie d'avoir ma cheminée et je ne pense qu'à ça. Les deux hommes, heureusement, n'ont rien à dire non plus, sans doute perturbés par l'insolite de la situation. Le silence crée un léger malaise mais je m'en accommode. Tout ce qui m'importe, c'est d'avoir ma cheminée.

Nous approchons de chez moi. La joie peu à peu fait place à l'anxiété : j'appréhende la réaction des artisans quand ils verront où j'habite. Nous sommes maintenant dans la rue de Tolbiac, dans quelques minutes, nous serons arrivés. J'interviens :

– Là, vous allez jusqu'au numéro cent trois et je vous guiderai pour la suite.

– Pourquoi ? me demande le chauffeur, c'est pas l'adresse exacte ?

– Si mais... c'est compliqué à expliquer, je vous indiquerai tout.

– Ah bon ! se résout-il à répondre face à la cliente qui est reine.

Un instant plus tard, nous approchons du cent trois rue de Tolbiac. Il est temps une fois encore d'intervenir :

– Alors là, vous pouvez ralentir parce que juste après le numéro cent trois, il faut tourner à droite pour entrer dans un parking souterrain.

– Dans un parking souterrain ? s'étonne le chauffeur.

– Vous verrez, on arrive, dis-je sans laisser paraître ma gêne.

La voiture ralentit tandis que je poursuis :

– Voilà ! Tournez à droite maintenant. Maintenant, là !

L'homme hésitait et je n'ai pas pu m'empêcher de hausser le ton.

– Mais c'est le parking des tours, me dit-il d'une voix troublée en tournant à droite.

– Oui, j'habite dans une tour, dis-je clairement, en surmontant toujours mon embarras.

– Mais y a pas de conduits de cheminée dans les tours ! ajoute l'homme en s'avançant dans le parking, au comble de la stupéfaction.

– Oui, je sais.

Que dire d'autre ? Je laisse faire le silence. En dehors des indications que je lui donne dans les dédales du parking,

plus un mot, ni de ma part, ni de la sienne, quant à l'homme installé à l'arrière de l'estafette, il a tout entendu, et reste muet lui aussi.

Nous roulons ainsi quelques minutes, « à gauche », « tout droit », « à droite »... Et nous y sommes.

– Vous pouvez ralentir, on arrive, le mieux c'est de se garer là, devant le mur, près de l'entrée qui mène aux ascenseurs.

Le chauffeur s'exécute. L'estafette s'arrête, pas trop près du mur pour pouvoir ouvrir la portière. Nous sortons du véhicule et nous nous regroupons autour des portes arrières derrière lesquelles se trouve le plus précieux de mes biens à présent. Sans perdre de temps, je poursuis mes instructions :

– Alors maintenant, il faut emporter la cheminée jusqu'aux ascenseurs en passant par-là, dis-je en pointant du doigt l'entrée : espace vide entre deux murs de béton.

Et je m'empresse d'ajouter :

– Faites attention surtout !

Les deux hommes, toujours en silence, ouvrent les portes de l'estafette et entreprennent de sortir et d'empiler sur leur chariot la cheminée en trois morceaux, les caisses de briques et la plaque pour le sol. Je bloque l'un des ascenseurs. Dès que les artisans y sont entrés avec le chariot, je cesse de bloquer les portes qui se ferment presque aussitôt et j'appuie sur le bouton indiquant « 26 ». J'évite de croiser le regard des deux hommes qui, décidément, ont perdu leur voix.

L'ascenseur démarre. Il monte, lentement me semble-t-il, trop lentement. Le silence devient pesant et le malaise général se lit sur les visages. Nous arrivons enfin au vingt-sixième étage. L'ascenseur s'arrête et les portes s'ouvrent. Je les bloque de nouveau, le temps que nous sortions. Il n'y a que quelques pas à faire entre l'ascenseur et le palier de mon appartement.

– C'est là, dis-je en montrant du doigt ma porte palière.

En un instant, le chariot et son précieux chargement est placé juste face à l'ouverture de la porte. Un tour de clé, et je rentre, suivie des artisans poussant le chariot. Sans surprise – ils savaient à quoi s'attendre – et pourtant avec stupeur – maintenant ils voient de leurs yeux –, ces derniers découvrent l'appartement moderne fiché en plein ciel.

Le salon se voit depuis l'entrée. Je leur montre ce que je veux en précisant :

– Je vais la mettre ici, juste au milieu de ce mur, là.

Les deux hommes effarés apportent la cheminée et le reste empilés sur le chariot à peu près à l'endroit indiqué. Je m'approche d'eux, fuyant toujours leurs regards qui sans doute m'accuseraient de folie.

Ne pouvant à présent contenir mon inquiétude, je ne peux pas m'empêcher d'insister :

– Surtout, il faut que la cheminée soit bien centrée. En fait, le milieu de la cheminée doit être au même niveau que le milieu du mur.

– Ne vous inquiétez pas, on a l’habitude. On va tout mesurer et la cheminée sera pile au centre, me répond avec patience celui qui semble diriger les opérations.

Me voilà soulagée. Puis, sans plus attendre, il sort son mètre de sa boîte à outils. Je regarde les artisans prendre les mesures. Je surveille, comme un contrôleur, là non plus, je ne peux pas m’en empêcher. Je sens que je les importune. J’en ai la confirmation quand le chef me dit :

– On en a pour la journée, vous avez le temps de vous occuper...

Au moins c’est clair. Et puis il a raison, je n’vais pas rester plantée là à les regarder travailler pendant toute la journée !

– Bon eh bien je vous laisse...

– Ah ! J’allais oublier, me dit le chef avant que je ne quitte la pièce, la plaque en pierre, pour le sol, on vous la pose sur la moquette ou on découpe la moquette ?

Je n’hésite pas une seconde et m’étonne même de sa question :

– On découpe la moquette bien sûr, la base de la cheminée posée sur la moquette, ça ferait faux...

A ces mots, je vois l’homme réprimer un sourire et je ne sais pas pourquoi. Je me fais des idées peut-être...

– Très bien, dit-il ensuite, avant d’en revenir à sa préoccupation : je vous conseille de sortir pendant qu’on travaille parce que votre mur est en béton armé et pour sceller la cheminée là-dedans, ça va faire un boucan d’enfer !

J'ai bien l'impression qu'il veut surtout que je parte pour pouvoir travailler tranquillement, sans que je vienne les embêter avec des questions, des remarques, etc. A vrai dire, je le comprends et je m'apprête à quitter la pièce. Mais je n'ai aucune envie de sortir pour le moment. Et je lui dis timidement :

– Je vais d'abord m'enfermer dans ma chambre pour regarder la télévision en attendant, et si ça fait vraiment trop de bruit, je sortirai.

L'homme n'insiste pas.

– A tout à l'heure, dis-je en quittant le salon sans oublier de fermer la porte.

Et je me retire dans ma chambre. Je m'installe sur mon lit après avoir remonté les oreillers, je prends ma télécommande et j'allume la télévision : un « home cinéma » qui trône face à mon lit. Je commence par la première chaîne : une émission sur la cuisine régime. Je zappe. La deux ne m'intéresse pas davantage. Je passe en revue toutes les chaînes jusqu'à trouver deux programmes qui m'intéressent. Je zappe de l'un à l'autre un moment quand tout à coup, un bruit infernal couvre le son de la télévision. Ils ont dû commencer à attaquer le béton. Je m'attendais pas à ça ! C'est insupportable ! Ça doit s'entendre dans toute la tour ! Et si les voisins viennent se plaindre, qu'est-ce que je pourrai leur dire ? Je n'peux pas rester une seconde de plus ! J'éteins la télévision en me levant et je vais voir les artisans. J'ouvre la porte du salon – c'est pire, le bruit est effrayant ! – et je n'hésite pas à crier :

– Messieurs !

Les deux hommes arrêtent leurs engins et se retournent vers moi.

Pressée, je leur dis avec précipitation :

– Finalement je vais sortir. Vous pensez avoir fini vers quelle heure ?

– Euh, disons... vers cinq heures, par là...

– Ben alors je rentrerai à cinq heures. A plus tard, dis-je en prenant ma veste, mon sac, et mes clés.

Et je quitte sur le champ l'appartement.

Tandis que je mets ma veste en attendant l'ascenseur, le bruit reprend, atténué mais encore difficilement supportable. Je n'ai qu'une hâte, c'est que cet ascenseur arrive ! Ah ! Merde ! J'ai oublié, il me faut de quoi écrire ! Je retourne chez moi. De nouveau, le bruit d'enfer. Je referme prestement la porte palière derrière moi, pour les voisins... Je fais vite. Les artisans ne m'ont pas entendue entrer, et, travaillant face au mur, ne m'ont pas vue non plus. J'en profite pour traverser le salon rapidement et sans un mot. Je prends dans mon bureau un carnet, un stylo, et, le tout dans mon sac, je ressors immédiatement. De nouveau, j'appelle l'ascenseur, qui est sans doute déjà passé et reparti pendant que j'étais dans l'appartement. De nouveau, j'attends, redoutant toujours qu'un voisin ne sorte, avec ce bruit qui fait trembler les murs. Enfin, les portes de l'ascenseur s'ouvrent. J'entre et appuie sur le bouton du rez-de-chaussée aussi vite que possible. Puis, dans mon impatience de décoller d'ici, je

ne lâche plus le bouton. Après quelques secondes, les portes se referment. Le bruit s'atténue de nouveau. Mais ce que je veux moi, c'est ne plus l'entendre du tout ! J'ai toujours le doigt appuyé sur le bouton, jusqu'au moment béni où l'ascenseur démarre. Rapidement, le bruit s'éloigne pour finir par ne plus s'entendre. Ouf ! Quel soulagement ! Je me sens de mieux en mieux à mesure que l'ascenseur descend, et tout à fait bien quand il me libère enfin au rez-de-chaussée. Pressée de quitter la tour, je me hâte de traverser le hall d'entrée pour passer les portes automatiques et me retrouver dehors ! Loin du chantier !

Maintenant, je vais pouvoir écrire tranquillement dans mon café préféré. Je me dirige vers le café en question, situé juste en face de ma tour, et y entre avec le sourire en lançant à mon serveur préféré un joyeux « Bonjour ! ».

– Je croyais que vous sortiez jamais le matin ! me dit le serveur surpris.

– Oui mais aujourd'hui, c'est spécial, il y a des travaux chez moi... J'ai fait faire une bibliothèque sur mesure et là, ça fait un bruit d'enfer parce que comme il faut la fixer au mur, ils doivent attaquer le béton armé !

– Oh là ! Le béton armé, j'connais, me dit le serveur en essuyant des verres derrière son comptoir. Un jour j'ai essayé de mettre un crochet dans le béton pour accrocher un cadre, et ben c'était tellement dur que j'ai bousillé deux mèches ! Du coup j'ai laissé tomber. Alors une bibliothèque, j'imagine ! Ils doivent faire les trous au marteau piqueur !

– Les perceuses, ça m’a suffi, j’ai pas pu rester une minute !

– Et ben vous serez mieux ici...

– C’est c’que j’ai pensé, dis-je en me dirigeant vers ma place préférée.

Ce que j’aime bien avec ce serveur-là, c’est qu’on parle. Il est aussi bavard que moi. Mais quand il voit que j’écris, il ne me parle plus, il me laisse travailler et ne vient jamais me déranger, sachant que je l’appellerai si je veux quelque chose. Bref, il est parfait.

En traversant la salle, je l’entends me demander depuis le bar où il s’affaire :

– Un café allongé, comme d’habitude ?

– Comme d’habitude ! dis-je en forçant la voix.

Et je m’installe à ma place préférée, au fond de la salle pour être tranquille et à côté de la baie vitrée pour pouvoir observer les passants quand je lève le nez de mon carnet.

Mon gentil serveur m’apporte mon café allongé et le pose sur la table en disant :

– Au fait, je vous ai vue hier soir à la télévision, ça m’a fait bizarre de vous voir en garçon manqué, mais en tout cas, on y croit.

– Ben c’est mon boulot...

– Comment ça ?

– C’est mon boulot de faire en sorte qu’on y croit.

– Ah oui ! Et l’écriture alors, c’est reparti ? La dernière fois, vous m’aviez dit que vous aviez un genre de panne...

– Oui mais c’est fini ça, j’ai repris mes petites nouvelles, il faut que j’en écrive beaucoup pour en faire un livre, enfin ça avance, mais lentement. Je n’sais pas si je suis lente ou si je suis paresseuse.

– Ben moi, je suis les deux. Enfin, ça dépend...

– Quand on fait un métier comme le vôtre, on n’peut pas être lent ni paresseux.

– On peut en dehors du boulot, mais ici, il faut se bouger, c’est sûr. Vous savez, dit-il à mi-voix, quand on fait un métier comme ça, c’est parce qu’on a pas mieux, on a pas le choix. Et si on est lent et paresseux, c’est la porte.

– Ah oui, je comprends.

C’est tout ce que je trouve à dire et je mesure ma chance. Le serveur retourne à son travail. Il a d’autres clients...

Quant à moi, je commence à boire mon café en regardant les passants, puis, dès que j’ai fini, je me précipite dehors pour fumer une cigarette avant de me mettre au travail.

Je retourne à présent au café, regagne ma place, et sors de mon sac mon carnet et mon stylo, puis j’ouvre le carnet vierge. Même si je ne le remplis pas complètement, j’aime bien avoir un carnet pour chaque nouvelle que j’écris, par simple maniaquerie sans doute.

Le carnet ouvert, me voilà à la recherche d’une idée qui pourrait m’inspirer, je réfléchis, du moins j’essaye, j’ai un mal fou à me concentrer. Je ne pense qu’à ma cheminée, au résultat que je verrai dans quelques heures, aux voisins qui

subissent le vacarme et viendront peut-être se plaindre quand je serai rentrée... Manifestement, je suis trop agitée pour écrire. Je referme mon carnet, et ressors fumer une cigarette. Puis je reviens au café et retourne à ma place. En peu de temps, le café se remplit. Je réalise que l'heure du déjeuner approche. Etant allergique aux montres qui nous rappellent toute la journée le temps qui passe et au portable qui empiéterait sur ma liberté, je demande l'heure au serveur qui, occupé à prendre des commandes, jette un coup d'œil à l'horloge du bar et me dit bien fort sans cesser de s'activer :

– Midi cinq !

Plus de midi, déjà ! Ça tombe bien, je commençais à avoir faim, je vais manger quelque chose. En plus, ça va m'occuper un moment, je mange très lentement. J'ai envie d'un croque-madame, j'adore les croque-madame, les croque-monsieur aussi mais moins. C'est drôle, je n'y avais jamais pensé : croquer un monsieur ou croquer une madame ! Ça me fait rire, doucement, je n'ai pas envie qu'on me voie rire toute seule sans raison apparente. Mais je ne peux pas arrêter des pensées que je ne contrôle pas, et ça continue : la seule différence qu'il y a entre le croque-monsieur et le croque-madame, c'est qu'il y a un œuf sur le croque-madame, en fait, le croque-madame est la dame enceinte du croque-monsieur ! Et j'explose ! Je suis prise d'un fou rire qui doit s'entendre dans tout le café ! Je n'ose pas regarder les réactions autour de moi. Je suis terriblement gênée, je voudrais que ça s'arrête mais ça se répète au contraire : la croque-madame enceinte du croque-monsieur ! J'explose de

nouveau, la tête baissée. Malgré les efforts que je fais pour me calmer, je ris, je ris ! Mon Dieu ! Tout le monde doit me regarder ! A cette idée qui m'effraie, j'oublie tout à coup ma croque-madame enceinte, et mon rire se calme rapidement. Maintenant, il va bien falloir que je lève la tête et que j'affronte enfin le regard des autres. J'y parviens non sans mal, et finalement, ce n'est pas si terrible, c'est même plutôt sympathique : je ne rencontre que des sourires bienveillants et des regards complices.

– Ça fait du bien par moment, hein ? me dit un voisin de table, l'air enjoué.

– Oui, ça fait du bien ! dis-je en lui souriant.

Désireuse de me faire oublier un peu, et prise de nouveau d'une irrésistible envie de fumer, je me lève rapidement, en prenant mon paquet de cigarettes et mon briquet. Avant de sortir, je croise mon serveur et lui dis à présent calmement :

– Je prendrai juste un croque-madame avec une carafe d'eau, s'il vous plaît.

– C'est noté, me répond-il en continuant à s'activer. Avec ou sans fou rire ?

– Sans ! dis-je la main sur la porte, c'est fini, c'était nerveux...

Et je sors du café en pensant : mais ça n'a rien de drôle...
« La croque-madame enceinte du croque-monsieur... » Je ne comprends pas ce qui m'a fait rire là-dedans.

J'allume ma cigarette et commence à fumer.

En tout cas, ce fou rire aura fait office de distraction : pendant ce temps, j'ai oublié ma cheminée ! Ça repose un peu. Mais à présent, j'y repense, toute excitée de nouveau.

Je termine ma cigarette et regagne ma place au café. Pour désencombrer la table, je range dans mon sac mon carnet et mon stylo. Je n'ai plus qu'à attendre mon croque-madame. Attendre, c'est bien là le problème. Aujourd'hui, je ne supporte pas d'attendre. Je me sens de plus en plus nerveuse. Tout à coup, une de mes jambes s'agite sous la table. Elle est prise de sursauts incessants. Je ne la contrôle plus. Instinctivement, je l'allonge, et ça s'arrête. Mais c'est l'autre jambe qui se met à sursauter. Maintenant que je connais le truc, je l'allonge aussi, et ça s'arrête de même automatiquement. Je reste dans cette position quelques minutes, puis, lentement, replie les jambes normalement. C'est passé, mes jambes ne bougent plus sans mon autorisation. Ah ! Mon serveur arrive ! En fait, il vient débarrasser ma table et passer dessus un coup de lingette, et il repart. Je me résous à attendre encore un peu mon croque-madame, mais ne peux m'empêcher maintenant d'attaquer avec les dents l'intérieur de mes joues. Je m'occupe ainsi quand il réapparaît, arrivant droit sur moi. Cette fois, ça y est, c'est mon croque-madame ! Ah non ! Il dispose rapidement, avec des gestes mécaniques, le set de table en papier blanc, les couverts, le trio sel, poivre et moutarde, le verre et la carafe d'eau. Ce faisant, parlant peu lorsqu'il est débordé, il me dit juste pour me faire patienter :

– Le croque-madame arrive !

Et mon serveur repart.

Dans mon impatience, j'avais oublié qu'il fallait nettoyer la table, puis mettre le couvert. Il faut encore attendre ! Sans lâcher mes joues, tordant ma bouche dans tous les sens, je me mets à jouer avec ce qui est sur la table. Je change de place les objets. Je mets la carafe bien au milieu de la table, puis je place d'un côté le verre et la fourchette, et de l'autre côté le trio sel, poivre, moutarde et le couteau. Faute de pouvoir atteindre une parfaite symétrie, il faut qu'il y ait au moins un certain équilibre. Puis je défais ce que j'ai fait pour le refaire... jusqu'à ce que le croque-madame arrive enfin et atterrisse sur ma table accompagné d'un bien fort « Et voilà pour la belle ! ».

J'aime bien quand il m'appelle « la belle ! ». Et il ne le dit pas à toutes les femmes, non, c'est un surnom qu'il m'a donné à moi, c'est ça qui me fait tellement plaisir et qui me touche.

Je ne vais pas en oublier pour autant mon appétissant croque-madame après l'avoir tellement attendu. Je dis « merci » avec un grand sourire, et maintenant, c'est tout chaud, j'attaque. Je me régale et ne pense plus à rien. Je ne pense jamais à rien quand je mange. Je me concentre sur le goût et le plaisir qu'il me procure. Je mange lentement, ça n'en finit pas d'être bon. Hélas, comme dit le proverbe : « Toutes les bonnes choses ont une fin ». Je bois un peu d'eau et de nouveau – j'ai l'impression de ne faire que ça aujourd'hui –, j'attends. D'habitude, le temps ne me paraît pas si long, ou c'est moi qui suis moins patiente, je ne sais

pas. En tout cas, j'attends maintenant que le serveur vienne débarrasser la table et m'apporter mon café. Ah ! Il revient déjà avec son plateau chargé, sert mes voisins puis débarrasse ma table en me demandant :

– Un café allongé, comme d'habitude ?

– Comme d'habitude, dis-je comme d'habitude.

Bon. Le programme à présent : attendre le café. Sortir fumer une ou deux cigarettes m'aidera à calmer mon impatience.

Me voilà dehors de nouveau, je fume, l'esprit vide un instant, et puis ça repart gaiement : moi, maintenant, j'ai une cheminée ! Ils sont en train de la poser, je vais la voir dans quelques heures ! J'ai hâte ! J'ai tellement hâte ! Et tout à coup, une inquiétude : qu'est-ce que je vais faire pendant tout ce temps ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire jusqu'à cinq heures ? Je réfléchis un instant, anxieuse, puis je me calme, j'ai trouvé : un cinéma. Je n'en ai pas une folle envie, préoccupée comme je le suis, mais je ne vois pas autre chose. Et puis tout ce qui m'importe, c'est que ça va m'occuper un moment. Je réfléchis à mon emploi du temps. Les séances commencent à deux heures, et il me faut, disons, un quart d'heure à pieds jusqu'aux Gobelins pour éviter l'insupportable métro. Maintenant, il est une heure, en partant vers deux heures moins le quart, il me reste trois quarts d'heures. Je mets quelques secondes à mesurer la chose : trois quarts d'heure ! Cette fois, je m'affole : trois quarts d'heures encore à attendre ! C'est impossible ! J'y arriverai jamais ! Je n'peux pas attendre presque une heure sans rien faire ! Mais qu'est-

c'que je pourrais faire ? Je n'en ai pas la moindre idée. Si, j'envisage une seconde de ressortir mon carnet pour essayer d'écrire mais je me ravise aussitôt : je serais incapable de me concentrer pour le moment. Je suis ainsi condamnée à m'ennuyer pendant trois quarts d'heure, en alternant cafés à l'intérieur et cigarettes à l'extérieur.

Je suis à présent au café. Ça fait maintenant plus d'une demi-heure que j'attends, faisant mes allers-retours dedans et dehors. L'angoisse aidant, je commence à m'inquiéter pour ma cheminée : pourvu que la pose soit bien faite, pourvu qu'ils n'abîment pas le mur autour, et je pense au pire, sans faire attention, ils l'ont peut-être cassée ! Puis je me raisonne et me moque alors de moi-même : mais bien sûr, elle est en miettes, et eux, ils se sont barrés en douce ! Stop ! J'arrête de penser à tout ce qui peut m'inquiéter, j'arrête le café qui commence à me donner la nausée, j'arrête ces allers-retours pour fumer à m'en dégoûter ! J'en peux plus ! Il n'est pas encore deux heures moins le quart, il est tout juste deux heures moins vingt-cinq, c'est un peu tôt pour le cinéma, mais si je marche sans me presser... De toute façon, je ne supporte plus de rester ici, j'ai besoin de changement, c'est urgent. Le temps de rassembler mes affaires, d'aller payer directement à la caisse, adressant seulement un rapide « au revoir » à mon serveur préféré, qui, me voyant pressée, me répond de même, et je quitte le café.

Je fais quelques mètres et prends l'escalier mécanique qui mène à la rue de Tolbiac, puis me dirige vers la place d'Italie.

Je marche en regardant mes pieds. Quand je regarde mes pieds avançant sur le sol, attentive à leurs mouvements parfaitement coordonnés, ça occupe mon esprit, et je ne pense à rien d'autre. C'est reposant.

J'arrive à la place d'Italie, je relève la tête pour me repérer, rejoins le début de l'avenue des Gobelins, et la descends, toujours la tête levée pour voir les affiches des films exposées par les cinémas et faire mon choix. J'opte pour un film de science-fiction américain avec plein d'effets spéciaux ; ça me fera oublier que je ne fais qu'attendre le moment de voir ma cheminée montée.

Devant tous les cinémas, il y a une file d'attente. Ce dernier mot me fait frémir. Cependant, n'ayant pas le choix, je fais la queue, comme tout le monde. C'est une épreuve encore. Je donnerais n'importe quoi pour que cette journée d'attente soit passée et que je sois seule chez moi, admirant ma cheminée. J'ai hâte aussi de la montrer... J'ai du mal à y croire : j'ai une cheminée en marbre ! Ça va métamorphoser mon salon ! Avec une cheminée, tout de suite, c'est plus chaleureux, plus... Enfin, c'est pas pareil quoi ! Ah, je la vois déjà...

Tiens ! Ça a drôlement avancé ! Maintenant, il y a plus de monde derrière moi que devant. J'approche du guichet mais n'y suis pas encore. Je sors d'une poche de ma veste un bonbon pour m'aider à patienter encore un peu. C'est un

délice ! C'est au citron, mes bonbons préférés. Je ne les croque jamais, ce que j'aime, c'est les sucer jusqu'à la fin pour bien en profiter. Ça y est ! Il n'y a plus qu'une personne devant moi. Je sors de mon sac un billet. L'homme qui me précède prend son ticket et quitte le guichet. Voilà, c'est mon tour ! Je paye, traverse l'entrée du cinéma, suis la flèche indiquant le film que je veux voir, et entre dans la salle. Je trouve une bonne place, pas trop loin ni trop proche de l'écran, et surtout bien au milieu de la rangée. Je déteste voir un film de travers. Tandis que la salle, encore allumée, continue à se remplir, je retire ma veste et m'installe sur mon fauteuil, puis je me concentre sur le goût du bonbon pour m'aider à patienter encore.

Ah ! Enfin, la salle est pleine et les lumières s'éteignent tandis que l'écran prend vie. Avant le film, une série de bandes annonces, ça n'en finit pas...

Cette fois, ça y est, le film commence. Le générique d'abord, accompagné d'une musique joyeuse sur fond d'images du bonheur : la petite famille américaine typique préparant un barbecue dans le jardin de sa jolie maison. Le générique s'achève tandis que la scène continue : « Papa, y a Jimmy qui m'a pris ma casquette ! Jimmy, rends sa casquette à ton frère et mets la tienne. Mais c'est pas juste, celle de Bobby elle est mieux que la mienne ! Allez, ça suffit les enfants ! Maintenant asseyez-vous et... Oh ! Regarde papa !!! » Oh, putain ! C'est bien fait quand même ! J'espère que tout se passe bien, qu'ils arrivent à percer suffisamment dans le béton pour que la cheminée soit bien fixée... Dans le jardin,

c'est la panique ! « Rentrez les enfants, toi aussi Betty, rentre, dépêche-toi ! » Je pourrai mettre des beaux objets sur la cheminée, peut-être mes deux chandeliers en bronze, oui, avec une petite plante au milieu..., ou sans plante, juste les chandeliers, ça mettra mieux en valeur le mariage entre le bronze et le marbre. D'un autre côté, une petite plante, ça va bien avec tout, je sais pas, je ferai des essais... Merde ! J'comprends plus rien ! C'est qui ceux-là ? « Le standard est saturé, nous avons déjà des centaines de témoins. L'objet volant non identifié aurait traversé le ciel en quelques secondes pour atterrir dans une vallée du Nevada. Interdiction d'informer le reste de la population tant que nous ne connaissons pas les intentions de nos visiteurs. Il faut absolument éviter tout mouvement de panique. Pour ce qui concerne les témoins, dès que... » Si je me souviens bien, j'ai toujours aimé les cheminées classiques en marbre. J'aime beaucoup les vieilles cheminées en pierre aussi, pas les cheminées qu'on fait maintenant en pierre reconstituée, quelle horreur ! Non, les vraies cheminées anciennes en vraie pierre, elles sont assez volumineuses en général, parce qu'à l'époque, on se chauffait qu'avec la cheminée, mais pour l'espace de mon salon, ma cheminée en marbre, c'est parfait ! Alors, quand est-c'qu'on va les voir ces extraterrestres ?! C'est la seule chose qui m'intéresse dans ce film : voir la tronche des extraterrestres ! Même quand on regarde un film il faut attendre, il faut attendre partout, tout le temps, on passe notre vie à attendre ! Ah ! Ça y est ! Oh, la bestiole ! Une espèce d'immense sauterelle, la gueule ouverte

découvrant des rangées d'énormes dents pointues, surgit d'on n'sait où et massacre tout ce qui bouge. Et ça bouge ! Ça court partout ! Personne n'en réchappe, sauf le héros de l'histoire bien sûr, qui s'attaque à la sauterelle géante avec une sorte de mitrailleuse futuriste qu'il avait sous la main évidemment. « Allez, salope, vient là fils de pute, j'veis t'éclater ta sale gueule d'enfoiré ! » Après avoir longuement résisté, la créature s'écroule. Le héros a vaincu le mal incarné dans l'envahisseur. Et il a pas fini, on doit être à peine à la moitié du film. Maintenant, j'attends d'en voir d'autres, des sauterelles. C'est long, j'ai hâte de voir ma cheminée. Je n'sais pas si c'est long parce que le film m'ennuie malgré quelques bons effets spéciaux, ou si c'est parce que je suis très impatiente de la voir montée, intégrée à la pièce... Et voilà ! J'ai encore raté un truc. Maintenant, un homme en blouse blanche est en train d'autopsier le corps d'une de ces immondes créatures. « C'est étrange, il a les mêmes organes que les nôtres sauf l'appareil respiratoire. Ils n'ont pas de poumons. Apparemment, ils respirent par la peau... » Je commence à avoir sommeil. Je sens mes paupières s'alourdir, je vais peut-être faire un petit somme, juste cinq minutes, j'veux quand même voir la fin. Mais là, vraiment, il faut que je dorme un peu...

En se rallumant, les lumières du cinéma me réveillent. Merde ! J'ai raté la fin. Oh, de toutes façons, on la connaît la fin : le héros et ses gentils collègues ont réussi à terrasser tous les méchants extraterrestres et les États-Unis ont sauvé le monde, comme toujours !

A peine réveillée, je prends mon sac, ma veste, et me rue vers la sortie : il faut que je fume une clope ! J'en peux plus ! J'ai pas fumé depuis deux heures ! A la seconde où je suis dehors, sur le trottoir, j'allume frénétiquement ma cigarette. Tout en fumant, je remets ma veste et m'approche d'un passant pour lui demander l'heure. Quatre heures moins dix seulement ! Pour être chez moi à cinq heures, j'ai encore une heure dix à attendre ! Pas de panique ! Je me connais, calme-toi, on va bien trouver une occupation... Ah, oui ! J'ai une idée : le parc aux pieds des tours. Quitte à attendre pendant plus d'une heure, autant profiter de cette belle journée d'automne. Et puis ça me rapprochera de chez moi. Allez, c'est parti !

Pendant le trajet, je n'ai pas la tête à me concentrer sur les mouvements de mes pieds. Je regarde machinalement droit devant moi et ne vois rien de ce qui m'entourne. De nouveau, je n'ai plus que ma cheminée à l'esprit. Mais dès que j'arrive au parc – ça je m'y attendais –, ma colère commence à monter et je l'oublie provisoirement. Ça y est : la chose me fait face et j'ai des envies de meurtre ! J'ai sous les yeux, comme tous les habitants du béton qui viennent chercher un peu de nature ici, j'ai sous les yeux, dis-je, ce que des personnes importantes et bien plus cultivées que moi appellent une « sculpture » : d'énormes morceaux de ferraille rouillée qui défigurent le parc. Cette horreur – encore un des méfaits de l'art conceptuel – a remplacé un grand espace de gazon où les habitants du quartier venaient, avec les beaux

jours, se reposer au soleil. Où que l'on soit dans le parc, la « sculpture » bouche la vue sur toutes sortes de végétaux. On ne peut pas lui échapper. Si c'est de l'art, il est nocif, et si l'art devient nocif, on est mal barrés. Faute de pouvoir les étripier impunément, je méprise de mon mieux ce « sculpteur », cet imposteur et tous les influents qui ont contribué à imposer sa chose dans l'oasis d'un quartier bétonné.

Il faut que je m'éloigne de l'objet de ma colère pour retrouver mon calme, il faut que je rejoigne le petit espace réservé aux enfants à l'autre bout du parc : c'est le seul endroit entouré d'une haute haie d'arbustes qui masque un peu la révoltante « œuvre d'art ». Je traverse le parc et entre dans le jardin d'enfant. Je trouve une place libre sur un banc, à côté d'une maman. Elle surveille, comme les autres, sa progéniture. Je regarde un moment les enfants jouant dans le bac à sable. C'est distrayant pendant dix minutes, mais après, on s'en lasse. Je demande l'heure à la maman assise à côté de moi. Quatre heures et quart, pas plus ! Encore trois quarts d'heure à attendre ! J'aurais le temps d'écrire une petite nouvelle... Encore faut-il avoir une idée, et décidément, je n'en ai aucune aujourd'hui. Ce matin, j'ai laissé tomber, mais cette fois, je n'abandonnerai pas. Si je n'écris pas, je vais m'ennuyer à mourir. A cette pensée, je sors tout de suite de mon sac mon carnet et mon stylo. J'ouvre le carnet pour susciter l'envie d'écrire sur la page blanche, mais rien ne vient. Ça fait maintenant dix bonnes minutes que je cherche une idée et réfléchis en vain. Découragé, je cesse de

réfléchir, mais ne renonce pas. Je reste là, assise avec mon carnet sur les genoux à attendre l'inspiration. C'est pas des conneries l'inspiration, ça existe : quelquefois les mots viennent tout seuls. Je compte là-dessus pour le moment mais ça ne vient toujours pas. Je commence à m'impatienter, quand une idée surgit enfin. La première phrase est là, je me mets à écrire et les autres suivent, je ne m'arrête plus et ne vois plus le temps passer. Au bout d'un moment, je mets un point final à ma nouvelle, et demande l'heure de nouveau à ma voisine de banc. Cinq heures moins dix ! Déjà ! Enfin ! En écrivant, j'avais tout oublié. Heureusement que j'ai fini ma nouvelle à temps ! J'ai failli rater l'heure, l'heure de rentrer pour voir le résultat tant attendu ! Le temps d'y aller, il sera cinq heures, cinq heures moins cinq peut-être, je suis tout près de ma tour. Je range rapidement mes affaires dans mon sac et me lève en disant « au revoir » à la dame parce que je suis bien élevée.

Tandis que je regagne la sortie du parc, je sens les battements de mon cœur s'accélérer, j'ai brusquement les mains moites, je suis au comble de l'excitation : dans quelques minutes, je verrai enfin dans mon salon la cheminée dont je n'pouvais plus me passer ! Je sors du parc et accélère le pas, me dirigeant vers l'ensemble de tours. Je traverse la rue de Tolbiac, j'y suis presque. Je prends l'escalier mécanique et monte les marches en même temps pour arriver plus vite à la plateforme qui donne accès à toutes les tours. Je cours vers la mienne, y arrive essoufflée, m'empresse de

taper le code d'accès – les portes s'ouvrent –, traverse le hall au pas de course encore pour rejoindre les ascenseurs, et appuie sur le bouton de celui qui dessert entre autres mon étage. Dans une minute, je vais la voir ! Je n'ai jamais été aussi impatiente. J'entends déjà l'ascenseur qui arrive. Voilà, il est là. Les portes s'ouvrent. A peine entrée, j'appuie sur le bouton du vingt-sixième étage. Les portes se referment derrière moi. Durant l'ascension, je me répète frénétiquement : je vais voir ma cheminée ! Je commence à m'agiter, jusqu'au moment où l'ascenseur s'arrête : vingt-sixième étage ! J'y suis ! Après tant d'attente, j'ai peine à y croire. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, et se referment le temps que je sois sur le palier de ma porte. Ça y est ! Cette fois, ça y est !

Etrangement, j'éprouve une sorte de peur que je ne m'explique pas, et, après avoir tant attendu ce moment, j'ai du mal à entrer. C'est idiot, il n'y a pas de raison d'avoir peur ! Je me ressaisis et finis par me décider. Allez, j'y vais !

J'ouvre la porte d'entrée et la referme par réflexe pour me précipiter sur la porte du salon que j'ouvre à son tour. A l'instant même, je ne vois que la cheminée, de trois quarts. Mon Dieu ! C'est pas possible ! Je dis « bonsoir » mécaniquement aux artisans qui achèvent de la nettoyer en m'avançant dans le salon pour mieux la voir. Me voilà face à elle. Je sens que je me décompose. Je m'efforce de ne rien laisser paraître et de sourire. Puis il faut bien dire quelque chose. Et je dis, avec une apparente gaîté :

– Ah ! C'est beau ! C'est très beau !

Je sens que je me délite, que je perds toutes mes forces. Je m'assois sur le canapé pour ne pas tomber. Pendant tout le temps où ils finissent de nettoyer et de ranger leurs outils, je suis immobile et incapable d'en dire plus. Quant à eux, ils n'ont pas dit un mot depuis que je suis rentrée, et je m'en fous. Catastrophée, je suis aussi bien trop préoccupée pour être gênée par leur silence : en fait, je brûle de leur demander quelque chose, mais je n'ose pas. Pourtant, si ils pouvaient la démolir, enfin la démonter, là, tout de suite... Après tout, il n'est pas très tard, et ça doit prendre beaucoup moins de temps que de la monter... Mais je crains trop leurs regards si je leur demandais ça. Et puis j'ai une pensée pour eux : ils viennent de finir ! Je n peux pas leur demander maintenant de tout casser, non, décidément, je n peux pas. Alors je les remercie et leur souhaite machinalement une bonne soirée. Je ne prête aucune attention à leurs réponses et leur départ. Je ne vois toujours que la cheminée.

Me voilà seule, face à elle, retrouvant douloureusement toute ma lucidité. C'est épouvantable ! Qu'est-c'que j'ai fait ! Mais qu'est-c'que j'ai fait ! C'est absurde ! Une cheminée dans une tour, évidemment sans conduit de cheminée ! Une cheminée dans laquelle on n peut pas faire de feu ! Je suis abasourdie.

Ça doit faire à peine dix minutes que je suis là et je n peux déjà plus supporter de voir cette horreur ! A présent, je regrette de n pas avoir osé demander aux artisans de la pulvériser ! J'y pense, il n'est peut-être pas trop tard ! Ça

vaut la peine d'essayer. Sans plus attendre, j'appelle le patron du magasin et lui dis d'une voix désespérée :

– Allo... Je n'peux pas vous expliquer pourquoi, mais je vous supplie d'appeler vos artisans pour qu'ils reviennent démonter la cheminée, je paierai ce qu'il faudra, en espèces dès que possible. Il faut venir l'enlever d'ici, je n'peux pas supporter de la voir ! Je vous en prie, dites à vos employés de revenir, je vous en prie !

Après un instant de silence, l'homme, sans doute ébahi, se met à parler :

– Ecoutez, calmez-vous... J'peux pas les renvoyer chez vous ce soir, il est trop tard... Et puis prenez au moins le temps de réfléchir...

– Réfléchir, dis-je abattue, réfléchir à quoi ?

– Eh bien, vous pouvez en faire quelque chose, me dit-il avec bienveillance, avec des étagères à l'intérieur par exemple, vous pourriez en faire un rangement pour les cd et les dvd...

J'entends sans écouter, tout ce que j'ai compris, c'est qu'il est impossible de retirer la cheminée ce soir. Prise de panique, je m'empresse de lui demander :

– Et demain matin, c'est dimanche, ça sera possible ? Je n'pourrai pas attendre plus ! Si c'est pas possible pour demain, je vais faire n'importe quoi ! Je sens que je n'pourrai pas me contrôler !

– D'abord, calmez-vous, me répète l'homme sans doute inquiet, réfléchissez bien, et si demain vous êtes toujours sûre de vouloir la faire retirer, vous m'appellez et on viendra vous

l'enlever. Vous pouvez me joindre au magasin ou sur mon portable à partir de dix heures.

Dix heures, seulement ! Il faudra attendre jusqu'à demain à dix heures ! J'y arriverai jamais !

– Merci, dis-je déconfite, à demain.

L'homme me conseille une dernière fois de bien réfléchir – mais c'est tout réfléchi –, et nous raccrochons.

Quel cauchemar ! Cette cheminée classique maintenant scellée dans le mur d'une tour, cette cheminée sans conduit, cette aberration me montrent ma folie. Oui, j'ai devant moi l'image de ma folie. J'ai honte. Je me méprise. C'est insoutenable : je n'peux plus la voir ! Il faut que je la cache. A cette pensée, je vais aussitôt chercher un drap dont je recouvre entièrement la monstruosité, et pose dessus mes deux chandeliers en bronze pour être sûre que le drap ne puisse pas glisser. Puis je quitte le salon et je ferme la porte. Je mesure ce que j'ai fait et je n'veux pas le voir. Dans l'idéal, je voudrais pouvoir ne plus penser à cette chose dans mon salon jusqu'à sa disparition.

Debout dans l'entrée, je m'aperçois à l'instant que j'ai toujours sur moi ma veste et mon sac en bandoulière. Exténuée, je les range à la va-vite dans le placard. Puis, je vais dans la cuisine pour boire un café et fumer une cigarette. J'ai besoin de réconfort. Mais tandis que je bois mon café réchauffé en fumant, le mec de la soirée me revient à l'esprit, et je le maudis ! Je m'emporte, je parle toute seule : si il avait dit quelque chose comme « Un bon feu, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir droit à son feu de cheminée ! »,

j'aurais renoncé ! Mais il n'a parlé que de la cheminée, ce salopard !

Je lui en veux autant que je m'en veux.

Cette pause-café ne m'aura pas beaucoup aidée. Je suis à bout, épuisée, angoissée. Je respire difficilement. Il faut que je me calme ! Il faut que je me calme ! Je sais ! Je vais faire ce que je fais toujours quand je me sens mal : regarder le film qui me fait tout oublier, « Mary Poppins ».

Je prends tout de même un anxiolytique pour augmenter l'effet bienfaisant du film et je rejoins ma chambre en espérant que la ravissante magicienne apaisera mon angoisse.

Mais aujourd'hui, après ce que j'ai fait, je n'peux pas oublier, et je suis incapable de me concentrer sur mon film préféré. Je n'écoute pas ce que j'entends, je n'regarde pas ce que je vois. Mon esprit est envahi par toutes sortes de pensées relatives à cette maudite cheminée !

Ah ! Téléphone ! Je réponds ou je réponds pas ? Mon répondeur ne marche plus, allez, je réponds. De toutes façons, me dis-je en me levant, j'arrive pas à regarder le film. Je décroche le combiné avec l'intention de ne rien dire de ce que j'ai fait à qui que ce soit.

– Allo... Ah ! Salut Marianne, comment vas-tu ? dis-je en m'efforçant de parler le plus normalement possible.

Marianne s'empresse de répondre. Elle est très bavarde Marianne. Elle me raconte tout un tas de choses qui ne pénètrent pas mon esprit. Je fais semblant de suivre à coups

de « Ah bon ? », « Ah oui, j'comprends », etc, jusqu'au moment où elle me demande de but en blanc :

– Alors, qu'est-c'que t'en penses ?

Là, je suis coincée. Je dois répondre, mais quoi ? Tout à coup, une phrase sort de ma bouche :

– Ben t'as eu raison.

Marianne, très satisfaite de ma réponse, ajoute :

– Ça me fait du bien que tu comprennes. Tu sais, t'es la seule à qui je l'ai dit et je préférerais que t'en parles à personne.

– Promis.

Ça, je n'risque pas de répéter ce que je n'ai pas entendu. D'ailleurs, ça m'agace, j'aurais bien voulu savoir ce que Marianne m'a confié. Ma curiosité est insatisfaite. C'est très désagréable. Je ne supporte pas la frustration. Marianne reprend :

– Enfin, maintenant que j'te l'ai dit, j'essayerai de n'plus en parler parce que ça sert à rien...

Merde ! Je n'saurai jamais.

– Et toi, ça va ? me demande-t-elle à présent.

Voilà précisément la question que je redoute aujourd'hui, mais je me lance, en essayant toujours d'avoir l'air naturel :

– Ça va, j'ai plein de rendez-vous en ce moment, j'ai des projets mais j'attends qu'ils se confirment, je t'en parlerai quand ce sera signé... Enfin, tout va bien...

– T'es sûre ? T'as une voix bizarre aujourd'hui... Y' a pas quelque chose qui va pas ?

– Non non, dis-je en tâchant de mieux cacher mon embarras, tout va très bien, y' a rien de spécial... Avec tous ces castings, j'suis juste un peu fatiguée, c'est tout.

– Ah bon. Bon ben alors, j'vais t'laisser te reposer. Tu t'rappelles qu'on se voit mercredi, hein ?

– Bien sûr que je m'en souviens.

C'est un petit mensonge. Je ne m'en souviens pas, en tout cas là, maintenant, dans l'état où je suis.

– Alors à mercredi, je t'embrasse, au revoir, dit-elle enfin.

– Moi aussi j't'embrasse, à mercredi, salut, dis-je avec précipitation avant de raccrocher, soulagée.

Ouf ! C'est fini ! Je l'aime beaucoup, Marianne, mais je n'avais pas envie de parler, je n'avais pas envie d'écouter – du coup, j'ai raté un truc intéressant –, j'aurais mieux fait de ne pas décrocher. Cela dit, ça m'a occupé un moment. Et maintenant ?

Sentant que je n'arriverai toujours pas à me concentrer sur quoi que ce soit, je renonce à réessayer de regarder « Mary Poppins ». J'arrête le film. Silence. Je sens grandir l'angoisse : je n'pourrai jamais attendre jusqu'à demain dix heures ! Je n'pourrai même pas m'endormir, je vais tourner en rond, je n'supporterai pas, et j'vais encore avoir une crise de j'sais pas quoi !

Il me faut encore un ansiolytique – je le prends immédiatement – et un bon bain chaud, ça marche quelquefois pour me calmer, un moment au moins.

Tout en préparant mon bain et en me déshabillant, je pleure, sans trop savoir pourquoi, peut-être un mélange de honte, de vif regret, de peur de moi-même...

Mais dès que je suis dans le bain chaud, je plonge ma tête dans l'eau, et les larmes disparaissent. Du coup, je n'ai pas envie qu'elles reviennent. Je cesse de pleurer. Je me laisse aller aux vertus apaisantes de l'eau chaude. Il me semble en même temps que l'anxiolytique commence à faire cette fois son effet. Je me sens mieux. Presque bien. Je suis fatiguée de penser à la cheminée, alors je me raisonne : demain, elle sera démontée. Il suffit de patienter un peu.

Je passe une demi-heure dans mon bain, le vidant un peu quand il commence à refroidir pour remettre de l'eau chaude, me répétant de temps en temps : demain, elle sera démontée. Il suffit de patienter un peu.

Le bain m'a fait du bien mais maintenant j'en ai marre. Je me lave et sors de la baignoire. J'enfile mon peignoir et je vais encore une fois m'installer à la table de la cuisine pour fumer une cigarette, le salon étant pour moi condamné. Tandis que je profite de ma cigarette, les mots qui me rassurent me reviennent à l'esprit : demain, elle sera démontée. Il suffit de patienter un peu. Mais très vite, je m'inquiète de nouveau : patienter... et faire quoi pour patienter pendant des heures ? Il faut absolument que je trouve des occupations pour ne plus sentir la lenteur du temps qui passe.

J'ai tellement peur de ne rien faire, qu'une idée s'impose très vite. Je me lève en écrasant mon mégot dans le

cendrier et regagne la salle de bain. Oui, c'est l'occasion : je commence par me faire un masque à l'argile que je laisse poser le temps de me couper les ongles des pieds et de limer ceux des mains, je rince le masque, m'essuie le visage, y applique une crème hydratante, m'épile les sourcils, puis les jambes, je retire mon peignoir, me rase les aisselles, et enduis mon corps de lait adoucissant, avant de mettre ma chemise de nuit. Ma petite « séance beauté » terminée, je n'ai plus qu'à me sécher les cheveux. Je m'exécute, quelques minutes de plus encore. J'ai ainsi tué une bonne demi-heure, c'est déjà ça.

Bon. Et maintenant ? Après réflexion, il est un peu tôt pour ça, mais, à court d'idées, ne sachant que faire d'autre, je décide de dîner. Ça m'occupera encore un moment, et après, on verra... Ce « et après, on verra » qui est un aveu d'impuissance, m'effraie déjà pour tout à l'heure. Mais je n'vais pas me laisser faire. Je prends une résolution : je me refuse de penser, le temps d'un repas, à cet « après » que j'appréhende, je ne vais penser qu'au dîner. D'abord, je vais le préparer tranquillement, et... Merde ! J'étais tellement préoccupée toute la journée que j'ai oublié de faire les courses ! Je n'ai plus qu'un yaourt à la fraise, c'est mes préférés mais ça fait pas un repas. Ah ! Heureusement, j'ai toujours une réserve de raviolis en boîte, ça ira très bien. Tiens, ça pourrait faire une pub : une jeune et jolie maman qui dit « Zut ! J'ai oublié de faire les courses ! Heureusement, j'ai toujours une réserve de raviolis en boîte Buitoni ! ». Et je rajoute la voix off : « Réchauffé en cinq

minutes et toute la famille se régale ! ». J'imagine, comme si je le voyais à la télévision, parents et enfants mangeant avec un air joyeux des raviolis en boîte, et je m'emporte. Qu'est-c'qu'ils peuvent nous gonfler avec leur petite famille idéale ! Eh bien moi, je vais les manger toute seule mes raviolis, et sans l'air joyeux : je doute qu'une boîte de raviolis puisse me donner un air joyeux, surtout aujourd'hui. Enfin, en dépannage, c'est pas mauvais. Après avoir réchauffé ma pitance, je mange directement dans la casserole, comme d'habitude. Et je termine par mon yaourt aux fraises que je savoure lentement, sans penser à rien, entièrement concentrée, comme d'habitude, sur le plaisir que son goût me procure. Ce moment est une récréation. Mais les récréations ne durent pas. Dès que j'ai fini de dîner, les pensées reviennent, tournant toutes autour de la cheminée bien sûr ! En fait, elle n'a jamais disparu complètement de mon esprit mais elle restait cachée, tout au fond. C'était une nécessité, j'avais besoin d'un moment de répit. Maintenant, j'imagine le pire à venir : je m'imagine demain, face aux artisans qui reviendront pour la démonter après avoir mis une journée pour la monter et la sceller au mur. Je n'oserai pas les regarder, je n'oserai pas leur parler, pour leur dire quoi ? Je voudrais que tout ça soit déjà fini.

Je me sens de plus en plus mal. Il n'est que huit heures et je sais que je n'pourrai toujours pas me concentrer ce soir sur un programme à la télévision ou sur « Mary Poppins ». De nouveau, l'angoisse m'envahit. Encore une fois, qu'est-c'que j'vais faire ? Qu'est-c'que j'peux faire ? Soudainement,

je fonds en larmes en me répétant : qu'est-c'que j'peux faire ? Ne trouvant aucune réponse à ma question récurrente, j'allume de nouveau une cigarette pour tuer encore un peu de ce putain de temps qui passe au ralenti. La cigarette, comme toujours, me calme passagèrement, je ne pleure même plus. Mais, tandis que je la termine, plus que l'angoisse, la panique me gagne. Je n'peux pas rester des heures sans rien faire ! Je vais devenir folle ! Je veux dire, encore plus ! Je me morfonds dans ma cuisine, jusqu'au moment où je trouve l'idée qui va me sauver : ne rien faire sans souffrir de l'ennui... pourquoi ne pas dormir ? Prendre deux somnifères et dormir le plus possible pour que le temps – toujours lui – passe en un éclair jusqu'au réveil. C'est décidé. Je fais aussitôt un tour dans la salle de bain pour me laver les dents, puis dans la cuisine pour avaler les deux somnifères, et enfin aux toilettes pour le dernier pipi avant de dormir – je déteste devoir me lever la nuit à cause d'une envie de pisser –.

A l'idée que je vais bientôt m'endormir et tout oublier, je suis déjà apaisée.

Me voilà prête à me coucher. Je regagne ma chambre et je ferme le volet roulant tandis qu'il fait encore jour. Ça me fait un drôle d'effet de me coucher si tôt. J'ai l'impression d'être malade, ou vieille. Pour le moment je n'ai aucune envie de dormir. Il faut que j'attende tranquillement le sommeil. Il n'y en a pas pour longtemps, les somnifères font leur effet au bout de dix minutes, un quart d'heure. Je vais chercher l'album des Schtroumpfs que je préfère et je me mets au lit. Je relève mes oreillers contre le mur et, assise

dans le lit, je commence à lire les Schtroumpfs en attendant que le sommeil vienne. Je n'ai même pas le temps de lire l'album en entier que je le sens venir. Déjà mes yeux se ferment à moitié. J'abandonne mes Schtroumpfs sur ma table de chevet et je fais l'effort de programmer la sonnerie du réveil pour dix heures moins le quart : j'aurai juste le temps de boire un café et de fumer une cigarette avant d'appeler. J'en aurai besoin pour me donner du courage... J'espère que les deux somnifères... me feront dormir jusque-là... et demain matin, je... je... Mes pensées se brouillent, je n'peux plus résister... Juste le temps d'éteindre ma lampe de chevet..., de m'enfoncer dans mon lit..., et... le sommeil m'emporte...

Non ! Non ! J'en veux pas ! Elle est énorme cette cheminée, elle est monstrueuse ! J'en veux pas ! J'en veux pas ! Qu'est-ce qui sonne comme ça ? Ça sonne ! Ah oui ! C'est le réveil. Sa sonnerie entêtante a fini par me sortir de mon profond sommeil. Mais c'est pas l'heure ! Je sens bien que j'ai pas assez dormi ! J'allume à tâtons ma lampe de chevet et je regarde le réveil en arrêtant sa sonnerie. Ah ben oui ! Évidemment ! J'y avais pas pensé : je l'avais programmé pour qu'il sonne à dix heures moins le quart et il est dix heures moins le quart, du soir. On n'a pas le droit de dormir plus de douze heures d'affilée. C'est interdit par les réveils. Et maintenant, il faut attendre un peu, mais un peu seulement, avant de rappuyer sur le bouton de la sonnerie. La sonnerie... pour demain matin... La cheminée ! C'est pas possible ! J'ai pas fait ça ! J'ai pas fait ça !

Me demandant, toute ensommeillée, si ce n'était pas qu'un cauchemar, je me lève lentement – j'ai peur d'aller voir mais je ne renonce pas –, je sors de ma chambre, j'avance de quelques pas, et me retrouve face à la porte du salon. J'hésite un instant, j'ai peur de savoir. Je l'ouvre enfin, et je vois : ce n'était pas un cauchemar. C'était vrai. Je n peux pas m'empêcher, comme s'il pouvait subsister un doute, d'entrer dans le salon pour soulever un petit peu le drap. Cette fois, c'est sûr : il y a bien une cheminée dessous. Catastrophée de nouveau, je m'empresse de remettre le drap en place et retourne dans ma chambre en pensant : c'était vrai, c'était vrai, j'ai fait ça ! Groggy par les somnifères, je vais me recoucher. Je n'oublie pas de rappuyer sur le bouton de la sonnerie, j'éteins la lumière, et me rendors avec pour dernière pensée : c'était vrai. J'ai fait ça.

Quelle heure est-il ? Le réveil n'a pas sonné cette fois. Je viens de me réveiller en un instant. Je n'ai plus sommeil. J'allume ma lampe de chevet. Mon réveil indique... C'est pas possible ! Seulement huit heures moins dix ! Je voulais me réveiller plus tard ! Je voulais me réveiller plus tard pour ne pas attendre ! Je n supporte plus d'attendre ! Et il reste encore plus de deux heures avant de pouvoir appeler le mec ! Je suis affolée : je n peux pas me rendormir, je suis complètement réveillée, et je n'sais vraiment pas quoi faire de ces deux heures. J'ai peur, l'attente et l'ennui me font peur. Pour tromper l'ennui, je suis capable d'alterner cafés et cigarettes jusqu'à l'écoeurement. Mais je n'en ferai rien. Tout

ce que j'y gagnerais, c'est la nausée s'ajoutant à l'angoisse. Il faut que j'occupe ce satané temps autrement. Après réflexion, pour faire passer deux heures, je n'vois qu'une solution : réessayer « Mary Poppins ». Se calmer, et laisser opérer la magie du film. Cette fois, ça marchera peut-être... De toutes façons, je n'ai pas d'autre idée.

Je me lève, j'ouvre le volet, j'éteins ma lampe de chevet, et je me rends d'abord dans la cuisine pour boire juste mon café du réveil et fumer ma première cigarette. Puis je retourne dans ma chambre.

Ça va marcher, il faut juste que je me concentre sur le film, uniquement sur le film, et que je ne laisse pas ma pensée s'échapper. Allez, c'est parti ! Ah ! Le réveil, plus besoin qu'il sonne, maintenant. Je mets à l'arrêt le petit bouton qui commande la sonnerie. Puis je remonte mes deux oreillers, je m'installe confortablement, et je suis prête. Je saisis la télécommande, je mets en marche le dvd, je passe en accéléré les bandes annonces de dessins animés de Walt Disney jusqu'au début du film, enfin.

Première image de l'héroïne : Mary Poppins assise en plein ciel, sur un nuage, avec à sa droite son grand sac magique et à sa gauche son parapluie qui parle avec un pommeau en forme de tête de perroquet. Elle se poudre le nez pour se préparer à entrer en scène. Je ne me lasse pas de cette image-là. Je me sens déjà mieux. La suite m'enchanté tout autant. Ça marche : je me laisse emporter dans le monde fantasque et joyeux du film, oubliant tout le reste. Mais au

bout d'un certain temps, la réalité me rattrape et je repense tout à coup au moment où je pourrai enfin appeler le mec du magasin. J'ai tellement hâte d'avoir la confirmation que ses artisans pourront revenir aujourd'hui pour retirer cette saloperie de cheminée ! En fait, j'ai peut-être tort de m'inquiéter, il m'a bien dit qu'ils viendront, mais je n'peux pas m'empêcher d'y penser.

Je jette un coup d'œil au réveil. Il est presque neuf heures. Il faut attendre encore une heure. N'ayant rien d'autre à faire, je dois absolument me replonger dans le film. J'essaye, mais de nouveau, je n'arrive plus à me concentrer. Je n'peux plus penser qu'à la cheminée, à ce que j'ai fait, à ce que je vais subir encore : à mon désarroi s'ils ne viennent pas aujourd'hui et à ma honte face à eux s'ils viennent. Je me sens de plus en plus nerveuse. J'ai du mal à rester allongée, immobile, et je commence à me tortiller dans tous les sens, me forçant malgré tout à rester au lit pour revenir au film, de gré ou de force. A présent, je le regarde pour m'obéir mais je n'en tire plus aucun plaisir ; pire, au bout d'un moment, pour la première fois, mon film préféré me sort par les yeux ! J'peux plus supporter Mary Poppins ! Plus je suis angoissée, plus elle est joyeuse ! J'peux plus l'entendre chanter ! Et j'peux plus voir la mine des bambins émerveillés par ses tours de magie quand je vis moi-même un calvaire ! Ça suffit ! Ta gueule Mary Poppins ! Je saisis la télécommande et j'arrête le film. Je regrette un peu d'avoir dit « Ta gueule » à Mary Poppins et j'ai conscience à présent d'avoir passé mes nerfs sur elle. Mais tout de même, ce visage qui respire

le bonheur, il y a des moments – je suis en train d'en faire l'expérience – où c'est exaspérant !

De nouveau, je consulte mon réveil : neuf heures et quart, pas plus ?! Encore trois quarts d'heure ! Je me lève, mais pour quoi faire ? Je suis fatiguée de cette question. Cette fois, je crois que je vais céder à la facilité et faire ce que je voulais précisément éviter : consommer le mélange cafés-cigarettes jusqu'à la nausée s'il le faut pour occuper ce temps d'attente interminable.

Quand j'en ai fini avec le cocktail cafés-cigarettes, déjà écoeurée, j'attaque un paquet de galettes bretonnes – mes biscuits préférés. Moi qui ne peux rien avaler d'habitude le matin à part un café, je mange les biscuits, l'un après l'autre à une cadence régulière, lentement, presque mécaniquement, les yeux dans le vague et l'esprit vide. Ça me repose. Mais, arrivée aux trois quarts du paquet, je suis prise d'une brusque envie de vomir. Je me précipite aux toilettes, et me vide complètement. Quel soulagement ! Je fais un tour dans la salle de bain pour me rincer la bouche puis me laver les dents, et je regagne la cuisine.

En me rasant, un peu désœuvrée maintenant que j'ai tout avalé, tout vomi, et que je n'ai vraiment plus rien à faire, je jette un regard à l'horloge. Il est dix heures moins dix ! J'exulte ! Dix heures moins dix, déjà ! A force d'attendre, je m'étais habituée, j'ai fini par oublier l'heure. Dix heures moins dix ! Dans dix minutes, je peux appeler ! Comme j'ai dégueulé tout mon café avec les biscuits, je peux m'en refaire

un, juste pour faire passer les dix dernières minutes. Allez ! Un café, une cigarette, et j'appelle.

Malgré mon impatience, je m'efforce encore de boire mon café lentement pour le faire durer. Après le café, la cigarette. Il est presque dix heures moins cinq, juste le temps de la fumer.

Ça y est ! C'est le moment, à une minute près. Je saisis mon téléphone et fais le numéro, le cœur battant. Ça sonne. Je suis debout, piétinant sur place. Ça sonne toujours. Ah ! Ça décroche.

– Allo ! dis-je sur le ton d'un « A l'aide ! ».

– Oui, me répond l'homme en attendant la suite.

– Bonjour, je vous rappelle à propos de la cheminée... Oui, justement, j'ai bien réfléchi et je voudrais qu'on l'enlève le plus vite possible, s'il vous plaît, le plus vite possible !

– Le plus vite possible... Ça m'étonnerait que mes artisans soient libres ces jours-ci, mais pour la semaine prochaine, c'est faisable, je vais voir ça avec eux et je vous rappelle très vite pour fixer un rendez-vous.

Je reçois un coup violent. Et j'éclate en sanglots.

– Mais vous m'aviez dit qu'ils allaient venir aujourd'hui et...

– Je sais mais sur le coup j'ai pas réfléchi, je peux pas demander à mes artisans de travailler un dimanche, et en plus, même pour la semaine, leur planning est complet, j'suis désolé...

Je reprends sans m'arrêter une seconde, tout en pleurant :

– Mais je pourrai jamais attendre ! Je n’peux plus attendre, je n’peux plus la supporter, il faut l’enlever ce matin sinon je risque de me suicider ! Je me connais, c’est pas du chantage, c’est vrai, je sens que je vais me suicider si la cheminée ne disparaît pas ce matin ! Je vous en prie, je vous en supplie, essayez de voir avec vos artisans s’ils peuvent pas venir en urgence, exceptionnellement, par pitié, dites à vos artisans de venir ce matin, ce matin, je vous en prie !

L’homme, désorienté sans doute, reste muet un instant, tandis que je sanglote toujours, puis me répond, essayant vainement de masquer son inquiétude :

– Ecoutez, calmez-vous, surtout calmez-vous, je vais voir c’que j’peux faire. Je m’en occupe tout de suite et je vous rappelle. Ne vous inquiétez pas, je vous rappelle le plus vite possible.

Et il raccroche.

Je me rapproche de la baie vitrée pour regarder d’en haut la ville qui s’étend à perte de vue en attendant qu’il me rappelle. D’après ce qu’il a dit, ça ne devrait pas être trop long, le temps qu’il puisse joindre ses artisans et leur parler, je suppose. En tout cas, il m’a donné de l’espoir, il a bien dit : « Je vais voir c’que j’peux faire » et comme c’est lui le patron... Enfin, tout ça me rassure un peu, pas complètement tant que rien n’est fait – je ne me contente pas d’espoir – mais un peu, et je me sens déjà mieux. Je ne pleure plus, et je respire calmement.

Puis je passe brusquement de l'apaisement à l'angoisse : et s'il me dit que c'est pas possible pour aujourd'hui, qu'est-ce que j'veais faire ? Même dissimulée sous un drap, je n'peux plus supporter de savoir qu'elle est là, scellée au mur du salon. J'en suis malade, j'ai la nausée. Je pense de nouveau au suicide, quand le téléphone sonne. Je m'empresse de décrocher. Sans réfléchir, au lieu de dire « Allo », je dis « Alors ? ».

– Eh bien on s'est arrangé, mes artisans seront chez vous dans une demi-heure si ça roule.

Je me sens soudain aussi soulagée qu'euphorique. Ils vont arriver ! Ils vont l'enlever ! Ils vont l'enlever !

Mais l'énorme bonne nouvelle ne me suffit pas, car je redoute déjà l'attente, ma bête noire.

– Oh, merci ! Merci ! Mille fois merci ! Mais si ça roule mal, ça peut prendre combien de temps ?

– Ça j'peux pas vous dire... Dans Paris, on sait jamais ! répond l'homme avec patience.

Et je continue :

– Vous pensez qu'il y a des chances pour que ça roule bien ?

– Ça devrait aller, ne vous inquiétez pas, me dit l'homme décidément bienveillant, attendez tranquillement, ils vont arriver et ils vous enlèveront la cheminée, d'accord ?

Il est gentil mais là, c'est trop ! Il me parle comme à une malade mentale ! Et puis « attendez tranquillement ! », c'est justement ce qui m'angoisse le plus en ce moment : attendre. Alors comment pourrais-je attendre tranquille-

ment ?! Enfin, je ne lui reproche rien, il fait tout ce qu'il peut pour me rassurer, mais je sens qu'il ne comprend pas mon angoisse. Ce n'est pas sa faute, il faut l'éprouver pour comprendre. Tandis que je suis ainsi dans mes pensées, j'entends : « Allo ! »

– Oui, excusez-moi, j'étais ailleurs... Alors c'est d'accord, je vais attendre tranquillement, dis-je pour ne pas abuser de sa patience, je vous remercie encore. Dites-moi combien je vous dois pour le démontage, il faudra juste que j'attende un peu pour pouvoir retirer encore des espèces ou alors je vous fais un chèque tout de suite et je le remettrai à vos artisans...

– Justement, pour le démontage, c'est à voir directement avec eux. Ah, excusez-moi j'ai un autre appel, je vais vous laisser, mais surtout calmez-vous, maintenant. Tout va s'arranger. Allez, je vous laisse, ça va aller.

– Merci, ça ira, au revoir, dis-je avant de raccrocher avec cette hantise encore de me retrouver seule à attendre sans rien faire.

Mais je suis fatiguée décidément de me demander sans cesse avec angoisse : qu'est-ce que j'vais faire, qu'est-ce que j'peux faire ? Et je m'efforce d'abandonner ces questions entêtantes pour laisser faire les choses, comme quand je n'attends rien de spécial. Je commence par m'habiller et me maquiller légèrement, comme d'habitude, puis je vais... Ah ! Téléphone ! Ça tombe bien, avec ce temps que j'ai encore à combler. Je décroche le combiné.

– Allo !... Oui, c'est moi ... Ah, ça m'intéresse, ça, des volets roulants électriques : justement, chez moi j'ai des vieux volets et ça fait un moment que j'y pense à les changer... J'y avais pas pensé mais c'est pas une mauvaise idée ... Bien sûr ... Et ça se fait sur mesure ? ... Ah, bon, donc ça peut s'adapter à n'importe quelle fenêtre ... Oui, c'est peut-être une bonne solution, quitte à changer les volets, autant mettre ce qu'il y a de mieux ... Et ça demande des travaux importants pour la pose ? ... Ah, c'est bien ça ... Et ça coûte combien cette merveille ? ... Ah, oui, c'est intéressant ! Mais comment vous faites pour arriver à des prix cadeaux, comme ça ? ... Ah bon ?... Non, non, allez-y, j'ai du temps à perdre ... Pourquoi, j'ai dit quoi ? ... Mais non, c'est pas c'que j'voulais dire, je voulais dire que j'ai le temps de vous écouter...

Tandis qu'elle recommence à faire l'article de ses volets roulants électriques, je ne l'écoute plus, pensant à présent : qu'est-c'que j'vais dire quand je leur ouvrirai la porte ? Et puis après, quand il faudra démonter la cheminée, j'aurai l'air de quoi ? Je redoute de nouveau ce moment où je vais me retrouver face à eux, sans explications à fournir pour justifier mes agissements. Je continue à rabâcher les mêmes pensées, quand j'entends : « on peut prendre rendez-vous » et, à présent trop préoccupée pour continuer à jouer, je coupe court à la conversation :

– Excusez-moi mais je vais réfléchir, au revoir.

Et je raccroche sans scrupule avant que la démarcheuse ait eu le temps de répondre.

Je regagne immédiatement la cuisine pour consulter l'horloge. Il reste cinq minutes. Dans cinq minutes, si ça roule, bien sûr, ils seront là. Je me sens de plus en plus nerveuse. Ma peur du ridicule me fait oublier ma hâte de voir disparaître la cheminée. Je m'assois machinalement, puis, tandis que je suis sur le point d'allumer une cigarette, le téléphone sonne, et on sonne à la porte en même temps. Je me lève aussitôt. Après une seconde de paralysie – Que faire ? Où aller ? –, je cours décrocher le téléphone, je dis : « Entrez, je vous en prie », et je raccroche le combiné. Puis j'ouvre la porte palière, je dis aux artisans qui sont déjà là : « Ne quittez pas » et je referme la porte. Après une ou deux secondes de vide dans mon esprit, je vois l'erreur. Merde ! Je me précipite sur la porte que j'ouvre en m'excusant. Les deux artisans sont plantés sur le palier, immobiles. Et je leur dis d'une voix timide :

– Je suis désolée, entrez, entrez, le téléphone a sonné en même temps que vous et je me suis un peu embrouillée...

Cette maladresse loufoque accentue ma honte. Je sais ce qu'ils pensent de moi inévitablement, et ça m'est insupportable.

Les deux hommes, de leur côté, visiblement mal à l'aise, entrent en m'adressant un « bonjour » à peine audible. Je leur réponds de même quand le téléphone sonne de nouveau. C'est pas le moment mais c'est sans doute la personne qui vient de m'appeler. Je lui ai raccroché au nez, il faut que je m'excuse.

– Un instant s'il vous plaît, dis-je aux artisans.

Je décroche le combiné et m'éloigne d'eux.

– Allo ! Ah, Marianne, c'est toi qui viens de m'appeler ? ... excuse-moi, c'était une erreur de manipulation ... Ecoute, j'suis désolée mais là j'peux pas rester au téléphone parce que j'ai une inondation dans la salle de bain, y a un tuyau qui a pété, et le plombier vient juste d'arriver. Allez, j'suis obligée de te laisser. J't'embrasse ... Au revoir.

Et je raccroche le combiné. Je n'peux pas faire attendre les artisans.

Je rejoins les deux hommes qui sont entrés dans le salon, ont retiré le drap et finissent de sortir leurs outils. Tout à coup, je n'ai plus qu'une idée : fuir, pour ne pas voir ce qu'ils vont faire, à contre-cœur sans nul doute. Et je m'empresse de leur demander :

– Excusez-moi, vous en avez pour combien de temps à peu près ?

– Il faut compter une heure et demi, pas plus, répond le chef.

– Bon, eh bien je vais faire un tour et je reviens dans une heure vingt, vingt-cinq. A tout à l'heure, dis-je en enfilant ma veste et attrapant mon sac.

– A tout à l'heure, me répond-on mollement.

Et je sors avec la sensation, en fermant la porte palière derrière moi, d'échapper une fois encore à mon cauchemar.

J'appelle l'ascenseur. En attendant, il me vient une idée pour m'occuper au mieux : dessiner au soleil sur mon banc préféré. Ça fait un moment que j'ai pas dessiné. Oui, c'est une bonne idée, mais il faut que je revienne chez moi prendre

mon crayon et mon petit cahier de dessin. En plus, je viens de réaliser que j'ai oublié de prendre mes clés, je vais devoir les déranger (quelquefois, je me tuerais !). Je prends mon courage à deux mains, je regagne mon palier, et je sonne à la porte. L'artisan chef ouvre, et sans le regarder, je fonce dans le salon pour prendre dans mon bureau ce dont j'ai besoin, en disant maladroitement :

– Excusez-moi de vous déranger, j'ai juste oublié quelque chose et en plus j'ai oublié mes clés, je suis désolée.

– C'est pas grave, me répond gentiment le chef.

– Mais cette fois, je les prends, je n'vous dérangerai plus, dis-je avec conviction.

Et je file à la cuisine boire un verre d'eau avant de repartir. Décidément, je n'peux pas compter sur moi, écervelée comme je le suis, le verre d'eau a suffi à me distraire : qu'est-ce que je devais prendre, déjà ? Je ne sais plus. Tant pis, ça ne devait pas être important, du moment que j'ai de quoi dessiner...

N'ayant plus rien à faire ici, je ressors au plus vite de l'appartement. L'ascenseur que j'avais appelé est là. J'y entre, appuie sur le bouton voulu, les portes se ferment et l'appareil se met en marche.

Voilà, c'est fini maintenant. Quand je reviendrai elle ne sera plus là et je retrouverai mon salon comme avant. Cette pensée m'apaise autant qu'elle me ravit.

L'ascenseur arrive au rez-de-chaussée et me libère. Je traverse le hall d'entrée jusqu'aux portes automatiques qui s'ouvrent pour me laisser passer. Je quitte ma tour et me

dirige vers le fameux banc au soleil, non loin de mon café préféré.

Pour dessiner, je délaisse mon café. Je préfère être sur un banc, toute seule. Je ne sais pas pourquoi, autant j'aime écrire au café, appréciant l'animation ambiante pendant que je travaille, autant j'aime dessiner au calme.

Je m'installe, je sors de mon sac mon crayon et mon cahier. Je commence par chercher l'inspiration le nez en l'air, profitant en même temps de la douceur du soleil sur ma peau. Au bout d'un moment, lassée d'attendre, je me lance, sans l'inspiration espérée. J'ai au moins une idée : dessiner le visage d'une femme qui a peur, mais je n'suis pas sûre que le crayon suivra. Un premier essai : mauvais. Le deuxième : pire. J'avais raison de douter. Je les raye. Un peu découragée, je relève la tête et regarde autour de moi pour me distraire.

Je remarque très vite un homme assis à la terrasse du café et qui me regarde en souriant. Je lui souris à mon tour, et, ne sachant que faire d'autre, me replonge dans mes dessins foireux. De temps en temps, je m'interromps quelques secondes pour le regarder discrètement, m'apercevant ainsi que lui ne me lâche pas des yeux. Il se passe quelque chose. Peut-être le « coup de foudre » ?

Au bout d'un moment – je ne saurais dire combien de temps –, l'homme se lève, il vient vers moi, s'approche, et me demande s'il peut s'asseoir à côté de moi. Il n'est pas timide. Moi non plus.

– Avec plaisir, dis-je en souriant.

Tandis que je range mon cahier et mon crayon, l'homme s'assoit, engageant la conversation :

– Vous habitez ici ?

– Oui, dans une tour, et vous ?

– Non, moi je suis là par hasard.

Il me regarde et sourit lui aussi en ajoutant :

– Vous êtes ravissante.

– Flatteur !

– C'est un procédé qui a fait ses preuves !

– Alors c'était juste un procédé ? C'était pas vrai ?

– Mais bien sûr que si, c'était vrai ! Je suis un peu taquin.

Je souris.

Il se tait un instant en me regardant et reprend :

– Ecoutez jeune fille, cette fois n'y voyez pas un truc de dragueur : je suis sûr de vous avoir déjà vue.

– En tout cas, moi, je n'veous ai jamais vu, je m'en souviendrais...

Nous ne pouvons pas nous empêcher de sourire de nouveau tous les deux, en nous regardant déjà comme des amoureux. Puis il insiste :

– C'est bizarre, je vous assure que je connais votre visage, votre voix...

– Alors vous m'avez peut-être vu sur un écran, je suis un peu actrice.

– Ah, oui, c'est ça, vous êtes actrice, je vous reconnais maintenant... Mais pourquoi « un peu » actrice ?

– Parce que je commence. Et puis surtout parce que c'est pas ma seule passion. J'adore jouer des personnages, mais je suis passionnée aussi par le dessin et l'écriture.

– Bref, vous êtes une artiste.

– Je crois, oui, un bébé artiste pour le moment.

Il me sourit encore. Je sens que mon charme opère. Lui séduirait une pierre. Je l'interroge à mon tour :

– Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

– On pourrait peut-être se tutoyer, non ?

– Au début j'ai du mal mais je vais essayer.

– Je suis architecte.

– Ah !

– Ça n'a pas l'air de t'emballer !

– Ben... Comment dire ? Je n'aime que l'ancien, alors avec l'architecture contemporaine, à vrai dire, j'ai du mal...

– Mais si tu n'aimes pas l'architecture moderne, pourquoi as-tu choisi de vivre dans une tour ?

– C'est temporaire, et je n'l'ai pas vraiment choisi, j'habite dans un deux-pièces qui appartient à ma mère en attendant d'avoir assez d'argent pour réaliser mon rêve : je voudrais acheter une maison près de Paris, une maison ancienne avec une grande cheminée.

– Et moi, mon rêve, c'est un grand appartement moderne avec une cheminée contemporaine. Il y en a de très belles, tu sais. En tout cas, que ce soit moderne ou ancien, je trouve qu'une cheminée, c'est indispensable. Tout le monde devrait avoir une cheminée !

A ces mots, je rassemble mes affaires précipitamment tout en me levant et m'enfuis en courant sans me retourner.

Tout de même, quelle histoire ! Un jour, je l'écrirai.

L'ARCHE DE NOËL

V'là le Père Noël
Qui m'écrit un mot
Pour me dire comm' ça :
« C'est quoi qu' tu veux comm' cadeau ?

J'lui ai déjà dit cent fois,
J'vais pas m' répéter comm' ça...
C'est quand même pas compliqué :
Je veux tout !

J'veux les lumières de la ville et l'air de la campagne,
J'veux les champs d'orge et de blé
Et les Champs-Élysées,
J' veux la profondeur des mers, le sommet des montagnes
J'veux les chants qu'on sait par cœur
Et j'veux les chants d'ailleurs,
J' veux la folie, la sagesse, le calme et la tempête,
J'veux la blancheur du matin, le brillant de la fête,
Je veux le mal et le bien, le meilleur et le pire,
J'veux faire des boules de savon et bâtir un empire...

V'là le Père Noël
Qui m'écrit du ciel
Pour savoir c' que j' veux :
« C'est quoi qu' tu veux, c'est quoi ? »

J'lui ai déjà dit cent fois,
Il est complèt'ment bouché !
J'vais pas lui dir' en chinois :
Je veux tout !

J'veux la maison, le jardin, les robes, les parfums,
Le grand amour, les enfants, le plaisir, les câlins,
J'veux les bijoux, les chapeaux et tout c'qui sert à rien,
Je veux tout c' qui fait plaisir et tout c'qui fait du bien,
J'veux la richesse intérieure et l'extérieure aussi,
J'veux le souffre de l'enfer, le bleu du paradis,
J'veux les plaisirs élevés de la contemplation,
Et les plaisirs dépravés de la consommation.

V'là le Père Noël
Qui m'écrit encore
Pour me dir' « Alors,
C'est quoi qu' tu veux cette année ? »

Il est vieux, il comprend rien,
Il est complèt'ment gaga,
J'vais pas lui faire un dessin,
Y en a marr' de fair' des choix !

Je veux tout c'qui y a partout,
Je veux tout, je veux tout ça,
Je veux c'qui y avait avant,
Je veux c'qui y aura après,
C'qui y a pas, j'en veux quand même,

Et avant la mi-carême,
Je veux absolument tout,
Je veux pas que des p'tits bouts,
Et puis je veux tout d'un coup,
Emballé correctement, avec du papier cadeau,
Et livré à domicile', sur un énorme bateau,
Mais pas un bateau à rames,
Un bateau qui gliss' tout seul,
À hélice et à moteur,
Et à voile et à vapeur,
Une grande arche de Noël,
Avec tout c'qu'i faut dedans,
Et qui peut m'emmener loin,
Jusqu'à ce que j'aille au ciel,
Là où c'est qu'on veut plus rien.

LA POÊLÉE DU CHASSEUR

Je suis d'une humeur de cochon ! J'avais rendez-vous avec une poulette dans un bar à maquereaux où il faisait un froid de canard et cette morue m'a posé un lapin. Du coup, je suis parti avec le lapin. Mais je suis très à cheval sur la politesse et le lapin était grossier. En plus, il avait une haleine de chacal. Je l'ai plaqué pour une espèce de dinde qui faisait toute une histoire parce qu'il pleuvait comme vache qui pisse. Je lui ai cloué le bec et j'ai fini par la tirer en pensant : « Faute de grives, on mange des merles ! »

POUR UN REGARD

Là où je voudrais être tout, je ne suis rien : dans son esprit, dans ses pensées.

Je suis niée.

Inexistante pour lui, je n'existe plus, je côtoie le néant.

Tant d'autres hommes m'ont aimée, pourquoi pas lui ? Cela me hante. Cela m'obsède.

Cette indifférence m'est à tel point insupportable que je renonce peu à peu à la quête de son amour pour me contenter d'une belle amitié.

Je tente ainsi des approches amicales. Il n'y prête aucune attention.

Il me voit mais ne me regarde jamais. Peut-être ne me voit-il même pas.

Aujourd'hui, j'ai décidé de mettre un terme à mon tourment : pour exister de nouveau, il faut que je le tue. Il faut que j'élimine celui qui me nie, qui ne me reconnaît pas, qui m'ignore, qui m'anéantit sans effort.

C'est fait. Une balle en plein cœur. Je l'ai eu du premier coup.

Juste avant que je tire, il m'a regardée, il m'a enfin regardée, pour la première et dernière fois.

Il m'a regardée, puis il est mort. Et moi, comblée, je revis.

H

Hallucinations... avec ou sans hasch ?

Hiatus entre moi et moi... l'une ici, l'autre là-bas...

Honte à moi, artiste en herbe... avec ou sans herbe ?

Hilarité artificielle, illusoire volupté...

Holà ! Miroir aux alouettes ! Brise-toi pour mon salut.

Haro sur moi, misérable candidate aux voyages oniriques !

Héroïne pathétique d'évanescentes épopées !

Hélas ! Malheureuse herbivore, pâturages à l'horizon...

Horizons-mirages, Hasch, Héro, et faux amis, poudres de perlimpinpin...

Haïssables ennemis, maudits poisons, je vous le dis :

Hors d'ici, hors de ma vie !

Halte au monde des chimères !

C'EST LA PANIQUE

Quand l'angoiss' tourne à la panique,
C'est quasiment automatique,
Tout d'un coup, j'ai comme un déclic :
Il faut sur le champ que j'astique.

Toujours est-il que c'est cyclique,
Mêm' quand j' prends mes anxiolytiques,
Quand j' me sens mal, c'est mécanique,
Je frott', j'éponge, et je m'applique !

J'essaye tous mes produits toxiques,
Mon encaustique antiseptique,
Car la crasse est microscopique,
Faut dir' que j'y suis allergique.

Je cir' tous mes meubles rustiques,
J'nettoie dessous, c'est pas pratique,
Mais j'suis têtue comme une bourrique,
J'abandonn' pas ma gymnastique.

Après un examen clinique,
Le médecin, catégorique,
A posé là son diagnostic :
Phobie maniaco-hystérique.

Je sais pas si c'est génétique,
Mais en tout cas c'est frénétique !
Et quand tout brille enfin, c'est carrément magique,
L'angoisse a disparu, avec mes rim' en « iques ».

L'ÉTÉ DE MES QUARANTE ANS

Premier jour de vacances

J'étais venue là en vacances. Nous avions loué, mon mari et moi, une petite maison avec son jardinet, dans un de ces domaines de villégiature soigneusement arborés et fleuris comme il y en a tant. Et bien sûr, à proximité de notre maisonnette : la mer ! On était là pour ça, comme tout le monde.

Nous étions arrivés la veille, tard dans la nuit. Nous avions dormi toute la matinée. Mon mari, lui, dans son impatience de voir l'océan, était parti dans l'après-midi à la plage, où je devais le rejoindre. Moi, cédant à la paresse, je n'avais pas envie de me presser. Bien installée sur une chaise longue, je buvais un café au soleil en fumant une cigarette (le pire et le meilleur !), et prenais plaisir à être là, dans ce jardin joliment délimité par une haie très basse composée de différents végétaux fleuris et donnant sur un petit espace verdoyant au milieu duquel un pin au moins centenaire trônait comme un roi.

Je goûtais la volupté de ce moment. Je n'avais rien à faire de particulier, rien d'autre que ce que mes désirs me commandaient. J'entendais la mer et jouissais du plaisir de savoir que j'allais la voir bientôt, dès que je le voudrais, dès que je serais allée jusqu'au bout du chemin qui menait à elle.

Il était déjà six heures. Je retardais ainsi ce moment d'aller voir la mer pour laisser augmenter mon désir, et je l'imaginai en la sachant si proche. Quelques minutes à pieds et je serais là, sur la plage, foulant le sable chaud, et surtout, contemplant l'horizon lointain, la ligne unissant la mer et le ciel.

Pour l'heure, ma paresse délicate m'avait collée à ma chaise longue.

De temps en temps, quelques enfants à vélo venaient tourner autour du pin : le jeu consistait, pour les petits acrobates en herbe, à secouer le plus fort possible les branches accessibles sans tomber de vélo.

En les regardant jouer ainsi, je m'étais aperçue qu'une petite fille, âgée de cinq ou six ans, jouait seule, imperturbablement, assise sur la plus basse branche, dont l'extrémité traînait au sol et qu'on ne pouvait pas secouer. On avait l'impression que cette branche qui n'intéressait personne était devenue la sienne. Les autres enfants ne se souciaient pas d'elle et elle ne se souciait pas d'eux. Adossée au tronc, elle parlait toute seule avec un air sérieux en agitant devant elle de temps en temps un petit bâton, et se racontant manifestement des histoires qui ne parvenaient pas jusque moi. Je ne pouvais détacher mon regard de cette petite fille qui s'isolait sur sa branche, absorbée par son monde.

La fillette ne fit pas tout de suite attention à moi, ne remarquant pas que je l'observais.

Au bout d'un moment, intriguée par cette enfant et brûlant de lui parler, je lui dis simplement, en portant un peu la voix pour être sûre qu'elle m'entende :

– Bonjour !

– Bonjour, me répondit la fillette en parlant fort, à son tour, ayant tourné la tête vers moi un instant.

Puis elle recommença à parler toute seule, ou à son bâton peut-être...

Nous avons fait connaissance, c'était acquis, et je savais qu'elle allait s'approcher. J'attendais...

Au bout d'un quart d'heure à peine – je ne m'étais pas trompée –, l'enfant descendit de la branche, vint tout droit vers moi, son petit bâton à la main, s'arrêta devant la haie du jardin, et répéta en me regardant intensément, sans sourire :

– Bonjour !

Ne sachant trop que dire, comme l'aurait fait tout adulte, je lui posai cette question banale :

– Tu as quel âge ?

La petite fille ne répondit pas. Manifestement, ma question ne l'intéressait pas ; elle n'avait suscité chez elle aucune réaction ; l'expression de son visage n'avait pas changé ; elle me regardait toujours droit dans les yeux et, ma question n'ayant pas été retenue, elle semblait attendre la suite. Ayant compris la leçon, je tentai de me rattraper, par peur de la perdre, par peur de voir cette petite fille repartir, et je lui parlai, sans perdre de temps, de son bâton...

– C’est une baguette magique, me dit la fillette, toujours avec son air sérieux, juste pour m’informer, sans argumenter davantage.

De nouveau, je ne savais plus quoi dire. Moi, l’adulte, je n’avais pas l’air de l’impressionner et elle, l’enfant, parvenait à m’intimider. Mais je n’eus pas à réfléchir à ce que j’allais pouvoir lui dire à propos de cette baguette magique, car elle me dit brusquement :

– Au revoir, je dois rentrer chez moi.

Et elle s’en alla.

Je me surpris à espérer qu’elle reviendrait le lendemain.

Pour l’heure, elle m’avait fait oublier mon mari et la plage.

Deuxième jour

Au retour de la plage, je l’attendis. Je n’en dis rien à mon mari. Je craignais qu’il ne comprenne pas. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi j’attendais une petite fille que je connaissais à peine.

Elle n’était pas de ces fillettes qui font penser à des petites poupées au visage d’ange et à l’air sage. Pour le peu que je l’avais vue, elle m’avait parue sans manières, pas timide pour un sou, et en même temps, solitaire et sauvage. Racée, de type méditerranéen, elle avait les yeux noirs, les cheveux bruns, et une peau presque dorée. Son regard intense

et son air sérieux surprenaient chez une enfant si jeune. Sa voix cassée achevait de la rendre particulière.

Je me demandais si elle avait l'habitude de venir jouer dans l'arbre chaque jour ou si elle était venue s'y amuser une fois, comme elle aurait fait autre chose. Je ne savais pas si j'allais la revoir. En tout cas, ce n'était pas pour aujourd'hui. Au bout d'une heure, fort déçue, je cessai de l'attendre.

Troisième jour

Lorsque nous revînmes de la plage, mon mari et moi, elle était déjà là, assise sur sa branche d'arbre. Elle tenait toujours à la main son petit bâton-baguette magique qu'elle agitait de temps en temps, l'air concentré. Entièrement absorbée par son jeu, elle semblait ne voir personne.

Craignant de la déranger, je ne lui dis même pas « Bonjour » et m'installai dans ma chaise longue pour la regarder en espérant qu'elle finirait par remarquer ma présence. Enfin, au bout d'un moment, ayant tourné la tête vers moi par hasard en jouant, elle me vit et, sortant de son monde en un instant, me dit bien fort et avec assurance :

- J'ai soif ! Tu peux me donner à boire ?
- Bien sûr, viens, répondis-je avec joie.

La fillette descendit de sa branche et s'approcha de la haie de mon jardin, attendant son verre d'eau. Mais je ne voulais pas le lui donner rapidement et la voir retourner dans

son arbre aussitôt après avoir bu. Je voulais qu'elle entre chez moi.

– Entre, lui dis-je en ouvrant mon petit portail.

La petite entra sans hésitation et me suivit dans la maison. Je remplis un verre d'eau et lui tendis, puis, tandis qu'elle buvait, je lui demandai :

– Comment tu t'appelles ?

– Lola, répondit-elle entre deux gorgées.

Ce prénom lui allait si bien ! J'étais ravie de le connaître.

– Et toi, comment tu t'appelles ? me demanda à son tour Lola après avoir fini de boire.

– Les enfants m'appellent « Tatanne », dis-je en pensant aux enfants de ma famille, neveux et petits cousins.

– « Tatanne », répéta la fillette avec son air sérieux.

– Ça te plaît ? lui demandai-je en souriant.

– Oui, répondit seulement Lola.

Puis elle me planta là, sortant sans délai de la maison pour retourner sur sa branche.

Environ trois quarts d'heure plus tard, elle en redescendit et me dit avant de partir :

– Au revoir, Tatanne !

Elle m'appelait déjà « Tatanne » !

– A demain, répondis-je presque automatiquement, dans mon désir de la voir chaque jour, de faire de ces petits échanges avec elle une habitude.

Puis Lola disparut.

Quatrième jour

Lola n'était pas venue. Après l'avoir attendue en vain, j'éprouvai une grande déception qui m'apprit à quel point je m'attachais à elle, en l'ayant si peu vue.

Cinquième jour

Le cinquième jour, Lola réapparut. J'avais soudain le cœur en fête !

En arrivant, au lieu d'aller grimper sur sa branche, elle vint me voir en courant et s'arrêta devant la petite haie de mon jardin pour me dire :

– Ma maman, elle veut bien que je rentre chez toi.

– Tu as parlé de moi à ta maman ? lui demandai-je avec curiosité, en me levant de la chaise longue pour m'approcher d'elle.

– Oui, répondit Lola, je lui ai dit que tu veux bien être ma copine.

Un peu surprise, je l'interrogeai en adulte :

– Mais ta maman sait que je suis une dame ?

– Ah non, j'ai oublié de lui dire, mais c'est pas grave.

Ce n'était pas grave, elle avait bien raison, et, écoutant sa leçon, je n'avais rien à ajouter. Après un court silence, Lola reprit :

– Moi, c'est la première fois que j'ai une copine vieille comme toi !

– Je suis flattée, dis-je en réprimant un rire.

Lola me regarda sans comprendre évidemment, et j’ajoutai tout de suite :

– Je voulais te dire que je suis très contente d’être ta copine.

– Moi aussi, répondit-elle en me souriant pour la première fois !

Son sourire était précieux : il se faisait rare mais il était vrai. Ce n’était pas un sourire anodin, ce n’était pas un sourire poli, c’était un vrai sourire qui exprimait une véritable joie.

Ce sourire était pour moi un cadeau. J’avais envie de lui dire « merci », mais je n’en fis rien, bien sûr.

Puis, une interrogation me vînt à l’esprit tout à coup et je lui dis, cherchant à la comprendre :

– Mais quand tu es rentrée chez moi, l’autre jour, tu n’avais pas encore demandé à ta maman si elle voulait bien !

– C’est parce que je fais ce que je veux, et après, je demande à ma maman si j’ai le droit, me dit-elle tout naturellement.

Elle ne cessait de me surprendre.

L’urgence était de la retenir. Je ne voulais pas la voir repartir déjà dans son arbre.

– Alors tu peux venir chez moi si tu veux, dis-je en dissimulant mon impatience.

– D’accord, répondit immédiatement Lola en s’approchant du portillon.

– Entre, dis-je en l’ouvrant, on va s’asseoir dans le jardin, on sera bien dans l’herbe...

– Mais qu’est-ce qu’on va faire dans ton jardin ? me demanda-t-elle en entrant.

– Si tu veux, on va parler de ta baguette magique, dis-je spontanément.

– Je l’ai perdue ma baguette magique, dit-elle en s’asseyant dans l’herbe.

– Ah bon, dis-je en m’asseyant à mon tour, tu l’as perdue quand ?

– Je sais plus, répondit Lola, mais ça fait rien, je vais chercher un autre bâton qui sera encore mieux parce que celui-là, il était un peu tordu et pour faire une baguette magique il vaut mieux un bâton tout droit.

Tout en l’écoutant avec attention, attendrie par ses préoccupations d’enfant, je regardais cette petite fille à la peau dorée, dans sa robe d’été, et j’avais envie de lui dire combien elle était jolie. Mais ce n’était pas ce qu’il fallait lui dire, elle l’avait sans doute entendu bien souvent, et elle ne semblait guère se soucier de sa beauté.

Je sentais qu’avec elle, il ne fallait pas que je sois pareille aux autres adultes. Les enfants s’ennuient avec les adultes. Il ne fallait pas qu’elle s’ennuie. Tout à coup, j’eus une idée.

– Tu voudrais qu’on fasse nous-même du sirop de menthe avec de la vraie menthe ?

Un souvenir d’enfance m’était revenu à l’esprit : avec des petites « copines », nous avions fait ce que nous

appelions du « sirop de menthe » en écrasant dans un fond d'eau des feuilles de menthe fraîche ramassées dans la campagne. Et il se trouve qu'il y avait dans le jardin un peu de menthe parmi d'autres herbes aromatiques.

– Comment on va le faire le sirop de menthe ? me demanda Lola qui semblait ainsi s'intéresser à ma proposition.

– Regarde, lui dis-je avec enthousiasme, là, tu vois, c'est de la menthe. On va prendre des feuilles et puis on les mettra dans un verre avec un peu d'eau et du sucre, on écrasera et on mélangera tout ça et ça fera un sirop de menthe. Après, on mettra du sirop dans deux verres pour toi et moi, et on aura plus qu'à rajouter de l'eau. Tu veux qu'on essaye ?

– Oui, d'accord, répondit Lola sans hésitation, on va faire du sirop de menthe toutes les deux ensemble parce que t'es ma copine.

Je recevais encore une fois ce dernier mot comme une faveur. J'étais sans doute la seule « dame » du domaine à être sa « copine ».

Je vécus un moment de bonheur, cueillant les feuilles avec Lola dans le jardin, au soleil, écrasant notre mixture ensemble, assises dans l'herbe, puis la buvant avec de l'eau, fières d'avoir réussi à faire notre sirop de menthe, qui avait bien peu de goût en réalité. Mais la réalité n'importait plus. Les enfants la transforment dans leurs jeux et je faisais de même. J'étais ainsi plongée dans le monde de l'enfance et notre menthe à l'eau était délicieuse.

Mais après que nous ayons fini de la déguster, Lola décida de partir.

– Maintenant, il faut que j’aille chercher mon bâton sinon j’aurai pas le temps parce que je dois bientôt rentrer chez moi pour manger.

Lola parlait toujours avec détermination et je savais que je ne pouvais plus la retenir.

Elle se leva sur le champ et sortit du jardin en me disant :

– A demain.

« A demain ». Elle prévoyait à présent de revenir le lendemain, cela semblait devenir une habitude pour elle, comme je l’avais souhaité.

– A demain, dis-je à mon tour, heureuse, en la regardant s’éloigner.

Sixième jour

Sur le chemin du retour de la plage, mon mari me parla de Lola.

– Tu espères que la petite fille sera là, je sais bien que tu n’attends que ça tous les jours. Ne t’attache pas trop, quand même... N’oublie-pas que c’est juste pour les vacances...

– Je sais, mais je ne veux pas y penser, dis-je très sérieusement, je ne veux penser qu’aux moments que je passe avec elle.

Mon mari, ayant compris sans doute qu'il était inutile de me conseiller quoi que ce fût, n'insista pas, et l'on parla d'autre chose.

En arrivant près de la maison, je vis tout de suite Lola qui descendait en hâte de sa branche pour courir vers moi. Puis, ne prêtant aucune attention à mon mari, elle me dit en me montrant un bâton bien droit :

– Regarde, Tatanne ! J'ai trouvé une nouvelle baguette magique toute droite !

– Oh, mais elle est beaucoup mieux que l'autre ! dis-je en imitant sans me forcer son enthousiasme.

Après m'avoir ainsi montré fièrement son nouveau bâton, Lola me dit avec impatience :

– Maintenant, on va faire le sirop de menthe !

Mon mari avait pris l'habitude de s'éclipser lorsque j'étais avec Lola.

Tandis que nous préparions notre sirop de menthe tout en parlant, je pénétrais de plus en plus son univers.

– Tu sais ce que tu voudrais faire comme métier quand tu seras grande ?

Je posai à Lola cette question à priori banale, non pas faute de mieux, mais pour connaître vraiment sa réponse.

– Moi je veux pas faire un métier, répondit-elle avec assurance, comme toujours, moi, quand je serai grande, je voudrais faire des rêves en vrai.

– Tu veux dire des rêves qui deviendront vrais ? lui demandai-je, intriguée.

– Oui, des rêves qui deviendront vrais quand je serai grande, parce que quand je serai grande, je saurai comment il faut faire.

– Et c’est quoi, les rêves que tu voudrais vivre en vrai ?

M’appliquant à parler comme les enfants, je voulais me rapprocher d’elle, je voulais qu’elle se livre pour ce bonheur de la découvrir un peu plus chaque jour.

– Je veux voler avec un vrai tapis volant, répondit Lola, sûre d’elle, et je veux trouver une vraie baguette magique qui marche pour faire tout ce qu’on veut mais pour de vrai.

A ce moment-là, je me demandai en un instant si je devais lui parler en adulte pour l’aider à sortir de cette confusion qu’elle faisait manifestement entre le magique et le réel, même quand elle ne jouait pas, ou s’il fallait, pour ne pas la perdre, la rejoindre dans ses rêves. Je ne dus pas hésiter longtemps, cette envie de suivre Lola dans son monde imaginaire l’ayant emporté sur la raison. Et puis, je devais garder ma place privilégiée de « copine » et ne pas lui parler comme une « dame ».

Cela se fit simplement et naturellement. Tout en buvant nos menthes à l’eau artisanales, nous nous racontions – moi avec des mots simples adaptés à son âge et elle avec ses mots d’enfant – les voyages que nous allions faire ensemble sur le vrai tapis volant, au-dessus de la mer ou de la forêt, traversant des lieux féériques qu’on ne se lassait pas de décrire, puis l’on parla de tout ce qu’on pouvait faire avec la vraie baguette magique. Je me surprénais à éprouver, comme une enfant moi-même, une joie exaltante à imaginer tous les

rêves que l'on pouvait réaliser ensemble, la petite Lola et moi, grâce à cette « vraie baguette magique ». Au bout d'un moment, je me mis à rêver en silence que Lola était devenue ma petite fille. Ce rêve d'adulte me ramena à la réalité. Ma gorge se serra et je dus retenir mes larmes pour ne pas pleurer devant Lola.

– Pourquoi tu parles plus ? me demanda la fillette, surprise.

Je ne sus que répondre. Lola accepta mon silence et me dit :

– Moi j'aime bien quand je parle avec toi. T'es ma meilleure copine du domaine !

A ces mots, une question me vint à l'esprit et je la posai à Lola :

– Mais pourquoi tu n'as pas des copines de ton âge ?

– Ben c'est parce que elles font que jouer à la maîtresse ou à la marchande ou que des jeux que j'aime pas, et en plus, elles aiment pas jouer à raconter des histoires. Alors moi j'aime mieux avoir une vieille copine comme toi.

Encore une fois, sa maladresse d'enfant m'amusa et me toucha. En même temps, je ressentis de la tristesse : j'étais sa « meilleure copine du domaine » tandis qu'elle devenait pour moi essentielle.

Je ne jouais plus. La magie était brisée. Lola dû t sentir et décida de rentrer chez elle. Il est vrai qu'il était tard. Au dernier moment, juste avant son départ, comme pour être sûre qu'elle revienne le lendemain, je lui dis précipitamment :

– Demain matin, je vais faire les courses, je t’achèterai des bonbons.

– D’accord, répondit Lola avant de se sauver rapidement, comme à son habitude.

Septième jour

Lola arriva en retard, et je l’avais attendue avec une impatience mêlée d’angoisse, craignant qu’elle ne vienne pas. Son arrivée tardive fut pour moi un instant de joie intense.

Oubliant encore une fois sa branche d’arbre, elle se précipita vers moi pour me dire :

– J’ai envie de jouer encore avec toi.

Ces mots me ravirent.

– Alors viens, dis-je en ouvrant le portillon.

Je lui offris d’abord les bonbons qu’elle attendait. Puis, lorsque nous fûmes dans le jardin, tandis que nous commençons à préparer notre sirop de menthe, Lola me demanda de but en blanc, sur un ton grave :

– Tatanne, tu crois au Père Noël ?

– Bien sûr, répondis-je sans hésiter, respectant cette croyance traditionnelle offerte aux enfants par tous les adultes complices.

Lola me dit alors avec conviction :

– On peut jamais le voir le Père Noël, c’est pour ça qu’il y en a qui croient qu’il existe pas. Mais moi, quand je

serai grande, avec ma vraie baguette magique, je pourrai aller le voir, même si il habite très loin !

Lola avait mêlé l'histoire isolée du Père Noël avec, encore une fois, sa vision d'un monde entièrement magique. Et, cette fois encore, à tort peut-être, je la laissais croire à ce monde imaginaire que je ne me lassais pas d'explorer.

Puis, Lola me fit part de ses inquiétudes au sujet des cadeaux, parce qu'elle n'avait pas été très sage, dit-elle.

– Tu as fait des bêtises ? lui demandai-je, profondément attendrie.

Lola réfléchit un instant et me dit :

– Ben... Je suis pas gentille parce que des fois, je veux pas obéir parce que j'aime pas quand c'est obligé, et des fois, à l'école, j'écoute pas la maîtresse parce que je pense à des histoires que je rêve. Et aussi, je fais pipi au lit.

– Mais c'est pas une bêtise, ça, ma puce.

Surprise moi-même d'avoir dit spontanément « ma puce », je réalisai à quel point je me sentais proche d'elle. Et je poursuivis :

– Tu fais pas exprès de faire pipi au lit, c'est pas ta faute, et tu verras, bientôt ça s'arrêtera tout seul. En tout cas, le Père Noël, il sait très bien que c'est pas une bêtise.

– Oui, je sais, quand je fais pas exprès, ça compte pas comme une bêtise, mais des fois je fais exprès quand j'ai pas envie de me lever. Et maman elle croit que je fais jamais exprès, mais le Père Noël, il sait tout, lui, il sait que des fois je fais exprès, alors j'ai peur qu'il m'apporte pas de cadeaux.

Ce Père Noël tout puissant qui faisait sa loi faisait penser à Dieu et à ses châtements. Il me fallait rectifier cela.

– Tu sais, le Père Noël ne veut pas punir ou récompenser les enfants, tous les enfants font des bêtises, le Père Noël veut faire plaisir à tous les enfants, et tu verras, je suis sûre que tu auras des cadeaux.

Lola semblait être rassurée et n’avoir plus rien à dire.

Puis, raisonnablement, en adulte pour une fois, je lui dis :

– Mais il ne faut pas faire exprès de faire pipi au lit !

Lola me regarda droit dans les yeux et répéta, manifestement pour clore le sujet :

– Oui, mais moi, quand je suis dans le lit, j’aime pas me lever pour aller faire pipi.

L’aplomb de ce bout d’ choux me désarçonna complètement. Cette petite fille de cinq, six ans refusait l’autorité, mentant pour s’y soustraire, désobéissant, n’en faisant qu’à sa tête, jusqu’à faire exprès de pisser au lit ! De surcroît, elle était impolie, sans-gêne, et... et je l’aimais comme ça.

Lola n’était pas fâchée – elle s’était exprimée clairement et c’était tout –, mais nous avons fini de boire nos menthes à l’eau et c’était le moment, pour elle, de partir, pour moi, de la voir partir.

Huitième jour

Vingt minutes après le retour de la plage, Lola n'était toujours pas là. Cette fois, je craignais douloureusement que ce ne soit trop tard. Attendant avec fébrilité, j'hésitais entre l'espoir et la déception, quand elle finit par arriver !

Elle me vit tout de suite et, ne prêtant décidément plus aucune attention à son arbre, vint directement vers mon jardin en me regardant, tandis que je me levais de ma chaise longue.

– T'as les bonbons ? me demanda-t-elle sans cérémonie.

Il n'était pas dans ses habitudes de dire « s'il te plaît » ou « merci ».

– Oui, bien sûr, lui dis-je en ouvrant le portillon, entre, je vais les chercher.

Lola s'assit dans l'herbe et attendit que je revienne avec les bonbons.

Trois bonbons me semblèrent suffisants. Elle tendit ses deux petites mains, les prit, et n'en demanda pas davantage.

Je m'assis à mon tour dans l'herbe, plus près d'elle que d'habitude, jusqu'à frôler sa robe, tentant un rapprochement encore. Mais la fillette se poussa un peu, comme pour garder une distance concrète entre elle et moi. Je n'en fus pas très étonnée. Il m'avait déjà semblé qu'elle n'aimait pas les contacts physiques. Je compris qu'il me fallait respecter cette distance imposée par Lola, quitte à éprouver une certaine frustration. Elle avait le bon goût, en tout cas, de ne pas se

conformer à la mode du « bisou » en toute circonstance. Pourtant, je l'aurais bien embrassée, moi, mais il fallait que je me retienne.

Lola dégustait ses bonbons sans dire un mot. Craignant les silences, comme tous les adultes ou presque, je me mis à parler maladroitement, sentant qu'il fallait très vite lui raconter quelque chose qui puisse l'intéresser particulièrement. Puisant automatiquement dans mes souvenirs d'enfance, je trouvai une histoire parfaite.

– Tu sais, dis-je alors à Lola, quand j'étais petite, je rêvais de voler, comme toi, mais je n'avais pas choisi le tapis volant parce que je ne savais pas où en trouver, et j'avais décidé de m'envoler avec des ballons, plein de ballons !

Lola, comme je l'avais souhaité, écoutait attentivement. Je poursuivis :

– Alors, j'avais demandé à ma maman de m'acheter des ballons, et puis quand elle me les a donné, je suis allée dans le jardin derrière la maison, et là, je les ai tous gonflés et après je les ai tous attachés à des ficelles pour tenir les bouts en les serrant dans mes mains et m'envoler comme ça avec les ballons. Mais ça n'a pas marché. Les ballons sont restés par terre et moi aussi.

A l'instant où je me tus, j'eus le sentiment d'avoir fait une erreur, de l'avoir déçue avec mon aventure ratée, mais il n'en fut rien. Lola n'avait pas l'air désappointé et répondit, sûre d'elle :

– Mais t'avais des ballons trop petits, il faut des très gros ballons pour voler, j'en ai vu un dans le ciel, une fois,

c'était le plus gros ballon que j'ai vu !

– Ah oui, ça, ça existe, dis-je en prenant l'air sérieux, moi aussi j'en ai déjà vu ! Ça s'appelle une montgolfière.

Lola ne fit pas de commentaire. Ce mot compliqué qui désignait la chose ne semblait pas avoir retenu son attention. Un « très gros ballon » suffisait.

Ne sachant plus que dire, je proposai à Lola de préparer notre sirop de menthe – cela devenait notre petit rituel à nous. Comme d'habitude, Lola se leva pour venir cueillir avec moi les feuilles de menthe. Je vis qu'il n'en restait presque plus.

– Ah ! Aujourd'hui, ça va être notre dernier sirop de menthe ! C'est les dernières feuilles, tu vois, dis-je en les cueillant.

– Ça fait rien, répondit la fillette, demain, je serai pas là, je vais partir.

A ces mots, je me sentis brusquement étourdie, l'esprit confus. Je n'osais comprendre. J'avais peur de comprendre.

– Tu vas partir où ? demandai-je, incrédule, à Lola qui cueillait avec moi les dernières feuilles de menthe.

– Ben je vais rentrer à ma maison ! dit-elle sans émotion en me brisant le cœur.

Cette fois, j'avais bien entendu. Alors c'était fini ? Déjà ? C'était trop tôt ! Je n'étais pas prête ! Ce n'était pas possible !

Je retenais mes larmes. Je devais dissimuler ma détresse devant ma petite Lola.

– Et tu es contente de rentrer dans ta maison ? dis-je pour dire quelque chose.

Je n’entendis même pas sa réponse. J’avais la gorge serrée, j’avais du mal à respirer, je faisais un effort considérable pour contrôler l’expression de mon visage et garder l’air joyeux.

– Alors, Tatanne, on fait le sirop, maintenant ? s’impatiente Lola.

Je n’eus pas la force de répondre autre chose que « D’accord ».

Durant tout le temps où l’on prépara notre sirop, je ne cessai de penser que c’était la dernière fois, que ces instants que j’étais en train de passer avec elle étaient les derniers. Je sentais le temps passer, chaque instant me rapprochant inéluctablement du moment où Lola allait partir. Je pensais avec effroi à ce qui m’attendait. J’avais peur de souffrir. Une seule chose m’importait encore : savoir si j’allais pouvoir la revoir le lendemain, avant son départ, ne serait-ce qu’un court moment.

– Tu vas partir à quelle heure ? demandai-je en m’efforçant de parler normalement.

– Le matin, elle a dit, ma maman. Mais je sais pas à quelle heure.

Un autre coup au cœur : « ma maman ». Tout à coup, j’enviais cette « maman » de la petite Lola. Je n’étais que la « copine » de vacances, et les vacances étaient finies, non seulement pour elle mais aussi pour moi.

J’avais encore ma dernière question à poser :

– Tu viendras me dire « au revoir » ?

– Ben non, répondit Lola, toujours sans la moindre émotion, parce que ma maman m’a expliqué qu’on va se réveiller et qu’on va manger les céréales et qu’on va partir tout de suite après.

Je ne fus pas vraiment surprise. J’avais posé cette dernière question à tout hasard, me doutant qu’en partant le matin, elle n’aurait pas le temps de venir me dire... Me dire quoi d’ailleurs, sinon cet « au revoir » en un instant avant de s’en aller définitivement ? Qu’est-ce que cela changeait, pensais-je, que je la revoie le lendemain pour un instant si douloureux ou que je vive cet instant aujourd’hui ?

Ce dernier moment passé avec Lola fut pour moi une terrible épreuve. Je ne pouvais plus prendre plaisir à le vivre, je ne pensais qu’à la séparation qui approchait. Le temps passant, imperturbablement, c’était de pire en pire.

Quand notre sirop de menthe fut prêt et qu’il ne restait plus qu’à le boire avant qu’elle ne s’en aille, je fus envahie par une vive angoisse. Comment supporter son départ qui était maintenant si proche ?

Nous buvions notre menthe à l’eau. J’avais du mal à avaler. Je me retenais toujours de toutes mes forces de pleurer, tandis que Lola parlait avec insouciance, comme d’habitude. Elle disait qu’on s’était bien amusées. Elle s’était « bien amusée ». Moi, je l’aimais. J’avais passé des moments de bonheur avec elle. J’attendais avec effroi le signal de départ, toujours annoncé par Lola. C’était une torture. Et Lola finit par dire ce qui faisait si mal :

– Bon ben il faut que je rentre, maintenant.

Voilà, c'était le moment tant redouté de la séparation. Je ne pouvais plus rien dire. Lola reprit :

– Et les bonbons ?

– Ah oui, dis-je, l'air joyeux pour dissimuler encore ma douleur, eh bien je vais te donner tout le sac, mais il ne faudra pas en manger trop d'un coup !

– D'accord, répondit Lola avec un plaisir visible, comme ça, j'en aurai pour plein plein de jours !

Je n'avais plus qu'à me lever pour aller chercher les bonbons, et c'était la fin. Lola se leva avec moi pour me suivre dans la maison. Je lui donnai le sac de friandises. Elle sourit en le prenant et me dit :

– Bon, maintenant il faut que je rentre sinon ma maman elle va me disputer.

– Alors vas-y vite, dis-je pour abréger mon calvaire.

Lola traversa le jardin en me disant seulement, sans se retourner :

– Au revoir, Tatanne !

– Au revoir, Lola ! dis-je avec difficulté, au bord des larmes, tandis qu'elle s'éloignait.

Je la suivis des yeux, désespérée, jusqu'à la voir disparaître au détour d'une maison.

Brusquement, elle n'était plus là et ne serait plus jamais là. Je venais de la perdre. Toutes les larmes que j'avais retenues en présence de Lola jaillirent et inondèrent bientôt mon visage. Me rendre à l'évidence et penser que c'était

définitif, que Lola était entrée dans ma vie et en sortait à présent pour toujours, était insupportable.

Épuisée par le chagrin, privée de toutes mes forces, je m'assis dans l'herbe, à l'endroit où je m'asseyais quand j'étais avec Lola, sans l'avoir fait exprès et plutôt par automatisme. Je m'en aperçus rapidement, en voyant la place de Lola vide. Je ne pouvais pas voir cela, je me levai immédiatement et m'assis sur le bord de la chaise longue. Je pris ma tête entre mes mains et continuai à pleurer, sans pouvoir m'arrêter. Aux larmes se mêlaient des sanglots, des gémissements, des râles de douleur.

Mon mari finit par m'entendre de la maison dont les fenêtres étaient ouvertes. Il vint me rejoindre dans le jardin et tenta de me calmer. Il me parla doucement, me dit des choses très raisonnables, mais je n'étais pas raisonnable et aucune de ses paroles ne pouvaient me reconforter.

Je savais qu'il me faudrait du temps pour accepter que l'enfant que j'aimais n'était qu'une petite fille de passage dans ma vie.

Je savais aussi que je ne l'oublierais jamais, tandis qu'elle allait retourner à ses jeux, ailleurs, m'oubliant bientôt.

RÉFLEXION FAITE

J'ai changé d'avis à propos des artistes conceptuels ; après tout, je les comprends. Si j'avais moi aussi un bon carnet d'adresses et qu'il me suffisait de chier sur une toile pour gagner des millions, je n'hésiterais pas un instant.

J'intitulerais mon œuvre : « Ceci est une merde ».

LA CONVERSATION

Mon esprit s'est relâché ces derniers temps... Je deviens terriblement sociable, je suis de bonne compagnie, on m'apprécie, cela m'inquiète.

Moins je pense, plus je parle. Pourtant, j'ai souvent l'intelligence au bout de la langue, et je laisse tomber, j'opte pour le bavardage, je parle à tort et à travers, j'ai des idées sur tout...

C'est si reposant d'avoir des idées sur tout, toujours les mêmes idées, celles qu'on connaît par cœur et qu'on peut servir partout, en toute occasion, presque mécaniquement, sans réfléchir, des idées passe-partout qui peuvent faire leur petit effet dans les salons, qui plaisent, qui s'intègrent facilement, qui sont à vous et à d'autres, qui voyagent d'une bouche à l'autre, qui ne changent rien, des idées qui coupent pas l'appétit, qui s'accordent bien avec un repas à table, un buffet, un cocktail, qui ne fâchent personne, qui mettent tout le monde d'accord, des idées attendues, prévisibles, que tout le monde reconnaît, qui mettent à l'aise, qui créent de gentils liens médiocres, qui donnent une contenance, qui donnent de l'aplomb, qui vont bien avec un verre à la main ou une cigarette, qui se fondent dans la masse, et participent au brouhaha général de la parole vide.

Oui, mon esprit s'est relâché ces derniers temps : j'ai de la conversation.

LE SOURIRE PERDU

J'ai perdu le sourire. Je l'ai cherché partout, je ne l'ai pas retrouvé. Comme je ne souris pas tout le temps, je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. C'est un ami qui me l'a dit : « Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tu as perdu le sourire ».

C'était vrai. Moi qui souris beaucoup à mes amis, spontanément, je ne lui ai pas souri une fois durant tout le temps qu'on a passé ensemble, même au moment de l'accueillir, je m'en souviens maintenant, ainsi qu'au moment de lui dire au revoir. A la dernière minute, avant qu'il n'ouvre la porte pour partir, j'ai bien essayé de sourire, et quelque chose m'en a empêché : ma tristesse. J'étais si triste que mon sourire était perdu. Et il l'est toujours. Cela fait trois jours que ça dure. J'ai peur d'être définitivement triste et de ne jamais retrouver le sourire.

Je ne peux pas en arriver là. Il ne faut pas que je renonce à le chercher. Je vais m'y remettre tout de suite.

Décidément, je ne sais pas ce que j'en ai fait. Cette fois, j'ai retourné la maison, il ne pouvait pas m'échapper, du moins l'ai-je cru. Mais j'y pense, je l'ai peut-être perdu dehors. Cela m'affole, c'est si grand dehors ! Allons, je dois quand même tenter ma chance.

Je sors de ma maison, sans grand espoir, ne sachant où me diriger, puis je me dis tout à coup que j'ai peut-être perdu le sourire en allant au supermarché. C'est un trajet que je fais tous les jours. Je décide alors de prendre ce chemin.

Je marche, je marche, à la recherche du sourire perdu, sans résultat. Découragée, je me mets à pleurer. Une femme, apparue au détour d'une rue, me voit puis me regarde, s'approche de moi et me dit : « Ça ne va pas ? Je peux vous aider ? ». Emue par la gentillesse d'une inconnue, je la remercie sincèrement, et un sourire m'échappe. Ça y est ! J'ai retrouvé le sourire ! Il s'efface en un instant mais je ne m'en inquiète pas : la femme étant passée, je ne vais pas continuer à sourire toute seule dans la rue. Non, ce qui m'inquiète, c'est que je suis toujours aussi triste. Avoir retrouvé le sourire n'y a rien changé. Alors je capitule. Mais je décide de garder le sourire pour cacher ma tristesse.

TABLE DES MATIÈRES

- P 5 - LA CRISE DE CERVEAU
- P 8 - LA CHEMINÉE
- P 70 - L'ARCHE DE NOËL
- P 73 - LA POÊLÉE DU CHASSEUR
- P 74 - POUR UN REGARD
- P 75 - H
- P 76 - C'EST LA PANIQUE
- P 78 - L'ÉTÉ DE MES QUARANTE ANS
- P 102 - RÉFLEXION FAITE
- p 103 - LA CONVERSATION
- P 104 - LE SOURIRE PERDU

Réalisé par Thierry Sajat
5, rue des Fêtes
75019 PARIS

06 88 33 75 24

Thierrysajat.editeur@orange.fr
<http://www.editionsthierrysajat.com>

Achévé d'imprimer en Octobre 2019
Dépôt légal 4^{ème} trimestre 2019

